

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

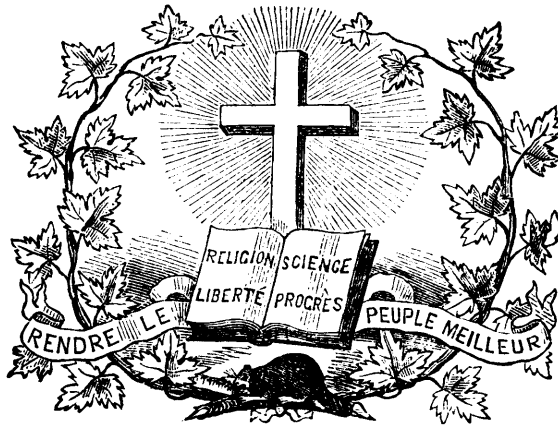
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada) Avril 1857.

No. 4.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—POÉSIE : P'Écolier. Fable, par Madame Desbordes-Valmore.—L'Honnête famille, traduit de l'anglais de Miss Edgeworth, suite.—**EDUCATION** : Du véritable fondement de la discipline.—De l'amour des enfants considéré comme fondement de la discipline.—Pensées diverses sur l'éducation.—Exercices pour les élèves des écoles.—Vers à apprendre par cœur.—La toute puissance de Dieu, par Racine.—Sujet de composition.—L'incendie de Moscou, tiré de l'Histoire de la campagne de Russie, par M. de Ségur.—Exercices de grammaire.—Statistiques pour exercer la mémoire des chiffres et former au calcul.—**AVIS OFFICIELS** : Nominations.—Examinateur.—Commissaires d'école.—Diplômes accordés par le bureau des examinateurs protestants du district de Montréal.—**AVIS DIVERS** : Avis de l'ouverture de l'école normale Laval.—Conférence des instituteurs de l'école normale Laval.—Seconde conférence des instituteurs de l'école normale Jacques-Cartier.—Séances spéciales des bureaux des examinateurs protestants et catholiques de Montréal et de celui de Kamouraska, pour l'examen des institutrices.—Instituteur disponible.—Dons faits au département.—**EDITORIAL** : Aux amis de l'Éducation.—Architecture des écoles, premier article.—Revue bibliographique.—L'instruction des sourds-muets mise à la portée des instituteurs primaires et des parents, par l'abbé Carton.—Les Anges de la famille et Jeunes têtes et Jeunes cœurs, par Madame Desbordes-Valmore.—Bulletin des publications les plus récentes, Mars et Avril.—Paris, Boston, New-York, Toronto, Montréal.—Petite Revue mensuelle.—**NOUVELLES ET FAITS DIVERS** : Etat des sommes payées par le département, depuis le 5 Février.—**GRAVURE** : Vue de l'école de John Street, Toronto.

Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue ;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
" Oh ! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle ;
Je t'ai vue à l'automne ; oh ! bonjour, hirondelle.
Viens ! tu portais bonheur à ma maison, (1) et moi,
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi ?
Jouons.—Je le voudrais, répond la voyageuse ;
Car je respire à peine et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis :
L'herbe croît, c'est l'instant d'aller faire les nids.
J'ai tout vu : maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère ;
Il faut en profiter. Je me sauve... A demain ! "

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

L'ÉCOLIER.

FABLE.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : " Allez ! " Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd : il ne pouvait courir.
Il pleure et suit de loin une abeille qui vole.
" Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire.
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire ;
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?

—Non, dit-elle, j'arrive et je suis très-pressée,
J'avais froid : l'aquilon m'a longtemps oppressée ;
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ; (1)
Avant une heure encor, nous en aurons d'écluses.
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours."
Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.
Une hirondelle passe : elle effleure la joue

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds et tombe auprès de lui.
Un dogue l'observait du fond de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
" Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre ;
Voyez ! ma main est rouge : il en est cause. Au jeu,
Rien ne fatigue, on rit, et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs et j'y vais tous les jours ;
J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire.
Le sort des chiens me plaît ; car ils n'ont rien à faire.
—Ecolier ! voyez-vous le laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très-vigilant ; je le suis plus peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf, qui, d'un pas lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille ; et, grâce à vos brebis,
Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange ;
Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange ! "

L'enfant crut le bon dogue ; il travailla gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

Mme DESBORDS-VALMORE.

(1) Ceci se passe au commencement du printemps, et les roses, à cette époque, ne fleurissent pas encore. Le poëte, en se servant du mot *rose*, a voulu indiquer une fleur quelconque.

(1) Ceci est une superstition populaire. On se figure que les hirondelles portent bonheur aux maisons où elles font leur nid ; cette superstition a cela d'avantageux qu'elle favorise la multiplication de ces oiseaux, qui détruisent une très-grande quantité de chenilles.

L'honnête Famille.

(SUITE.)

Cependant, laver, repasser, plisser, rôtir, bouillir, cuir au four, faire la gelée, le bouillon et le lait de poule, tout cela ne satisfaisait pas : Mme Crumpe s'était mis en tête qu'elle ne pouvait manger d'autre beurre que celui qui avait été baratté par Patty. Mais ce qui était pis encore, c'est qu'elle ne passait pas une nuit sans faire lever vingt fois la pauvre fille pour voir ce qui faisait aboyer le chien ou miauler le chat. Et à peine commençait-elle à s'endormir, vers la pointe du jour, que sa maîtresse, dans la chambre de qui elle couchait, l'appelait de nouveau.

—Patty ! Patty ! il se fait un bruit d'enfer dans la basse-cour.

—Oh ! madame, ce sont les coqs qui chantent.

—Eh bien ! levez-vous et empêchez-les de chanter sur un ton si élevé.

—Mais, madame, je ne puis en vérité les empêcher de chanter.

—Eh ! que si ! vous le pouvez bien, si vous y allez. Levez-vous et fouettez-les, mon enfant. Fouettez-les à la ronde, ou je ne pourrai jamais m'endormir."

La maîtresse de Patty s'inquiétait peu de savoir si la pauvre fille dormait ou ne dormait pas. Ce n'était pas en réalité une femme d'une mauvaise nature, mais la maladie l'avait rendue maussade. Longtemps habituée aux prévenances et aux soins de ses parents et de ses serviteurs, qui convoitaient un riche legs dans son testament, elle se considérait comme une sorte d'idole devant laquelle tous ceux qui l'approchaient devaient se prosterner aussi bas que cela lui plaisait. S'étant aperçue que tout son entourage se composait de gens intéressés, elle devint profondément égoïste. Du matin au soir et du soir au matin, d'un bout de l'année à l'autre, elle était tellement habituée à voir tout le monde s'employer pour elle, qu'elle en était arrivée à considérer cela comme le cours naturel des choses. Aussi, si songeait-elle même pas à la commodité et au bien-être de ces créatures qui lui semblaient nées pour son utilité et ne vivant que pour lui être agréable.

Cependant Patty se donnait tant de mal et conservait, malgré tout, une si bonne humeur, que de temps en temps la vieille dame disait pour se mettre en paix avec sa conscience : "Bien ! bien ! je lui rendrai tout cela dans mon testament ! je lui rendrai tout cela dans mon testament !"

Elle tenait pour certain que Patty, comme tous les gens de sa dépendance, n'était mue que par des considérations mercenaires, et elle était persuadée que l'espoir d'obtenir un bon legs ferait de Patty son esclave pour toujours. En cela la vieille dame se trompait.

Un matin, Patty entra dans sa chambre avec un visage où se peignait la plus vive tristesse. Sa contenance contrastait tellement avec ses manières habituelles, que Mme Crumpe, qui s'occupait fort peu d'ordinaire des sentiments des autres, ne put s'empêcher de remarquer ce changement.

—Eh bien ! dit-elle, qu'y a-t-il, mon enfant ?

—Oh ! de mauvaises nouvelles, madame ! répondit Patty, en se détournant pour cacher ses larmes.

—Mais qu'y a-t-il, vous dis-je, mon enfant ? Ne pouvez-vous parler ? Qu'est-ce que c'est ? Voyons ! avez-vous brûlé mon plus beau bonnet en le repassant ? dites. Est-ce cela ?

—Ah ! c'est bien pire, madame ; bien pire.

—Pire ! que peut-il y avoir de pire ?

—Mon frère, madame, mon frère Georges est mal, bien mal... une fièvre pernicieuse... et on dit qu'il n'en reviendra pas... Voici la lettre de mon père, madame...

—Seigneur ! comment la lirai-je sans lunettes?... Mais à quoi bon la lire, puisque vous m'avez dit tout ce qu'il y a dedans?... Ah ! comme cette enfant pleure ! continua Mme Crumpe, en se relevant un peu sur son oreiller et regardant Patty avec une sorte de curiosité mêlée d'étonnement. Oh ! oh !... mais je ne puis ainsi rester au lit jusqu'à l'heure du dîner. Allons, mon enfant, donnez-moi mon bonnet et essuyez vos yeux, car vos yeux ne feront aucun bien à votre frère."

Patty essuya ses larmes.

—Non ! dit-elle, pleurer ne lui fait aucun bien, mais...

—Mais où est mon bonnet ? je ne le vois pas sur la table à repasser.

—Non, madame... Marthe va vous l'apporter dans une ou deux minutes ; elle est à le plisser.

—Je ne veux pas qu'il soit plissé par Marthe. Allez et plissez-le vous-même.

—Mais, madame, répliqua Patty, qui, à la grande surprise de sa maîtresse, ne bougeait pas, malgré ses ordres, j'espère que vous serez assez bonne pour me permettre de me rendre aujourd'hui auprès de mon frère. Toute ma famille est avec lui, il demande à me voir, et on a envoyé un cheval pour moi.

—Qu'on le fasse retourner... vous n'irez pas... je ne puis me passer de vous. Si vous voulez me servir, servez-moi. Si vous préférez servir votre frère, servez votre frère et quittez-moi.

—Alors, madame, dit Patty, je dois vous quitter : car je ne puis hésiter à assister mon frère en ce moment. Plaise à Dieu que je n'aie pas déjà trop tardé à le faire !

—Quoi ! vous allez me quitter?... me quitter malgré mes ordres ! Prenez-y garde alors : cette porte ne s'ouvrira plus désormais pour vous, si vous partez maintenant," s'écria Mme Crumpe, que cette résistance inattendue mettait hors d'elle-même.

Elle se leva sur son séant, et, toute rouge de colère, elle ajouta : "Quittez-moi, maintenant, et ce sera pour toujours. Je vous en préviens.

—Eh bien ! madame, il faut alors que je vous quitte pour toujours, répondit la jeune fille, en se dirigeant vers la porte. Je vous souhaite santé et bonheur, et je suis bien fâchée de rompre avec vous si brusquement.

—Cette fille est folle ! s'écria Mme Crumpe. Après ceci, vous n'espérez plus que je me souviendrai de vous dans mon testament ?

—Non, madame, en vérité ; je n'attends rien de semblable," dit Patty.

En disant ces mots, elle mit la main sur le bouton de la porte.

—Alors, dit Mme Crumpe, peut-être penserez-vous que cela vaut bien la peine de rester avec moi, quand je vous aurez dit que je ne vous ai point oubliée dans mon testament ? Songez-y bien, ma petite, avant de passer le seuil de la porte ; songez-y, et ne me désobligez pas pour toujours.

—Ah ! madame, songez aussi à mon pauvre frère. Je suis désolée de vous désobliger... pour toujours ; mais je ne dois penser à rien en ce moment qu'à mon malheureux frère."

A ces mots, le bouton de la serrure tourna doucement sous sa main.

—Comment ! votre frère est-il riche ? Que pouvez-vous donc tant attendre de ce frère qui puisse vous dédommager de rompre avec moi d'une si étrange manière ?"

Patty, sur prise de cette apostrophe, garda un moment le silence. Enfin elle répondit :

—Je n'attends rien de lui, madame ; il est aussi pauvre que moi, et je ne l'aime pas moins pour cela."

Avant que Mme Crumpe eût pu comprendre ces dernières paroles, Patty était sortie de la chambre. Sa maîtresse resta dans la même attitude, durant quelques minutes après son départ, les yeux fixés sur la place que Patty occupait. Elle pouvait à peine revenir de son étonnement, et une foule de pensées douloureuses assiégeaient son esprit.

—Si j'étais pauvre et sur le point de mourir, qui viendrait à moi ? Je n'ai pas un seul parent au monde qui voudrait rester près de moi lit. Non, pas une créature sur la terre ne m'aime comme cette pauvre fille aime son frère, qui est pourtant aussi pauvre qu'elle !"

Ses réflexions furent interrompues par le bruit du trot du cheval de Patty, qui passait sous les fenêtres. Mme Crumpe essaya de se mettre à dormir, mais elle ne put y parvenir, et, au bout d'une demi-heure, elle tira violemment le cordon de sa sonnette, prit sa bourse dans sa poche, compta vingt guinées toutes neuves, et commanda de seller un cheval sur-le-champ. Puis elle ordonna à son maître d'hôtel de galoper après Patty, et de lui offrir cette somme entière, si elle consentait à revenir.

—Commencez d'abord par une guinée, et augmentez jusqu'à ce que vous arriviez aux vingt guinées, dit Mme Crumpe. Je veux que vous la rameniez ici, ne fût-ce que pour me convaincre que l'on peut l'avoir pour de l'argent aussi bien que les autres."

Le maître d'hôtel, en comptant l'or dans sa main, pensait que la somme était forte pour la satisfaction d'un tel caprice. Il n'avait jamais vu sa maîtresse dans une pareille disposition de prodigalité ; mais il n'y avait pas d'observation à faire : l'ordre était formel, et il obéit.

Au bout de deux heures il était de retour ; et Mme Crumpe vit avec étonnement qu'il lui rapportait son or intact. Le maître-d'hôtel dit que Patty n'avait même pas voulu jeter un regard sur les guinées. Mme Crumpe tomba dans un violent accès de colère qui n'exciterait point assurément la sympathie de nos lecteurs : aussi nous dispenserons-nous de le décrire.

III.

Lorsque Patty ne fut plus qu'à un demi-mille de la ferme de son père, elle rencontra Anna, la fidèle servante, qui n'avait pas abandonné la famille dans sa mauvaise fortune. Elle attendait depuis le matin sur la route pour voir Patty la première. Dès qu'elle l'aperçut, Anna courut au-devant de la jeune fille : elle avait peine à parler, et Patty fut tellement effrayée, qu'elle ne put lui adresser aucune question. Elle mit le cheval au petit pas et garda le silence.

« Vous n'avancez pas, main'se de, dit Anna avec effort, vous n'avancez pas un peu plus vite ? Il a pourtant bien grand désir de vous voir.

— Il est donc encore vivant ! » s'écria Patty. Et elle mit aussitôt son cheval au galop et ne tarda pas à se trouver à la porte de son père. James et Frank guettaient son arrivée ; on la soulevant de dessus son cheval, ils s'aperçurent qu'elle tremblait au point de ne pouvoir se tenir debout. Ils voulurent la retenir un moment dehors, mais elle entra, ou plutôt elle se précipita dans la chambre où son frère était couché. Il avait déjà perdu presque toute sensibilité et il ne reconnut pas sa sœur. Fanny lui benait la tête ; elle tendit la main à Patty, qui s'approcha du lit sur la pointe du pied.

« Il est assoupi ? murmura-t-elle.
— Non, mais... Le voilà qui revient à lui, continua Fanny, et il sera content, très-content de te voir, ainsi que mon père.

— Où est mon père ? dit Patty. Je ne le vois pas.
Fanny lui désigna le fond de la chambre, où le vieillard était en prière. Les volets étant à demi fermés, elle ne pouvait apercevoir qu'un faible rayon de lumière qui brillait sur ses cheveux gris. Il se leva, s'approcha de sa fille avec un air plein de tristesse et de résignation, et lui serra la main entre les siennes :

« Ma pauvre chérie... il faut nous résigner à le perdre... La volonté de Dieu soit faite.

— Oh ! mon père, il y a de l'espoir ; il y a de l'espoir encore, répondit-elle. Voyez ! la couleur revient sur ses lèvres ; il ouvre les yeux... Georges... cher Georges ! mon bon frère ! C'est ta sœur Patty. Tu sais, ta sœur Patty ?

— Patty... oui. Pourquoi ne vient-elle pas à moi ? J'irais la voir, si je pouvais, dit le malade, sans savoir ce qu'il disait. Elle n'est pas encore venue ? Frank, envoie un autre cheval. Quoi ! il n'y a que six milles, six milles en trois heures, c'est... combien de milles par heure ? Deux milles, n'est-ce pas ? Ne la presse pas... ne lui dites pas que je suis mal ; ni à mon père. Qu'on ne le laisse pas me voir, ni James, ni Frank, ni ma petite Fanny, ni personne... Ils sont tous trop bons pour moi. Je désire seulement voir Patty encore une fois, avant de mourir ; mais qu'on ne lui fasse pas peur... Je serai très-bien, dites-lui... tout à fait bien, pour le moment où elle viendra.

Après avoir ainsi battu la campagne, ses yeux se fermèrent et il tomba dans un profond abattement. Il demeura dans cet état pendant quelque temps ; enfin, ses sœurs, qui étaient restées près de son lit à le garder, entendirent frapper à la porte. C'étaient Frank et James ; ils venaient avec un ecclésiastique que Georges avait demandé avant son délire. L'ecclésiastique était suivi d'un bon médecin, qui se trouvait chez lui et qui avait voulu l'accompagner. Dès que cet excellent homme eut regardé le malade et lui eut tâté le pouls, il s'aperçut que Pignonnet, apothicaire, auquel on avait eu recours en premier lieu, s'était mépris sur la maladie de Georges et l'avait traité tout de travers. C'était une fièvre putride, et l'apothicaire avait saigné le jeune homme plusieurs fois de suite. Le médecin pensa qu'il aurait pu le sauver, s'il l'avait vu seulement deux jours plus tôt ; mais alors le cas était désespéré. Il n'en essaya pas moins tout ce qui était en son pouvoir.

Vers le matin, la maladie sembla prendre une tournure favorable. Georges reprit ses sens ; il reconnut son père, ses frères et Fanny. Il parlait à chacun avec sa douceur accoutumée, pendant qu'ils se tenaient tous autour de son lit ; il demanda même si Patty était arrivée. Quand il la vit, il la remercia tendrement d'être venue ; mais il ne se souvenait pas qu'il eût rien de particulier à lui dire.

« Je voulais seulement vous voir tous ensemble pour vous remercier de vos bontés depuis que je suis au monde, et vous dire adieu avant ma mort ; car je sens bien que je vais mourir. Allons ! ne pleurez pas ainsi. Mon père ! oh ! mon père est le plus à plaindre ; car ni James ni Frank ne peuvent tester avec lui... »

Mais voyant la douleur de son père que le bon vieillard s'efforçait en vain de contenir, Georges s'arrêta ; il porta la main à sa tête comme pour démêler ses pensées confuses.

« Laissez-moi voir notre bon curé, maintenant que je suis en état de lui parler. »

Il prit alors la main de chacun de ses frères et sœurs, les réunit toutes ensemble et les pressa sur ses lèvres. Puis, regardant son père, qui se tenait en ce moment un peu à l'écart :

« Vous me comprenez, murmura Georges ; il ne tombera jamais dans le besoin tant que vous travaillerez pour le soutenir... Si je ne dois plus vous revoir dans ce monde, adieu... Demandez à mon père s'il veut me donner sa bénédiction.

— Que Dieu te bénisse, mon fils ! que Dieu te bénisse, mon cher enfant !... Dieu ne refusera pas sa bénédiction à un si bon fils ! »

En disant ces mots, le père, accablé de douleur, posa ses mains tremblantes sur le front de son fils, déjà glacé par le froid de la mort.

« Quelle douce consolation pour un fils de recevoir la bénédiction de son père ! dit Georges. Puissiez-vous tous la recevoir, si jamais vous vous trouvez dans l'état où je suis !

— Il y aura longtemps alors que je ne serai plus de ce monde, bien longtemps, je l'espère, dit le pauvre vieillard, en sortant de la chambre. Que la volonté de Dieu soit faite ! Envoyez M. le curé auprès de mon enfant. »

L'ecclésiastique resta peu de temps dans la chambre. Quand il revint auprès de la famille, on lit dans ses yeux que tout était fini. Il y eut un moment de silence solennel.

« Consoloz-vous, dit le bon ecclésiastique, jamais homme n'a quitté ce monde avec une conscience si pure, et un plus heureux espoir d'une vie à venir. Consoloz-vous. Hélas ! dans un tel moment, quelle parole sortie d'une bouche humaine pourrait apporter une consolation à votre douleur ? »

Toute la famille assista aux funérailles. C'était un dimanche, précisément à l'heure des prières du matin. Aussitôt que le corps de Georges fut descendu dans la tombe, son père, ses frères, ses sœurs quittèrent le champ du repos, pour éviter la foule qui se rendait à l'église. En rentrant à la maison, ils passèrent près du champ où Georges avait l'habitude de travailler. Ils virent le tas d'herbes qu'il avait arrachées, et, tout auprès, sa bêche encore debout dans la terre, à la place où il l'avait laissée la dernière fois qu'il avait travaillé.

Les enfants restèrent quelques jours avec leur malheureux père. Mais un soir qu'ils étaient tous réunis autour de la table où ils prenaient leur frugal repas, le vieux Frankland parla ainsi :

« Mes enfants, si nous sommes pauvres, du moins nous sommes heureux d'être unis. Malgré toutes mes peines, je suis béni dans mes enfants. C'est une bénédiction que je ne voudrais pas échanger contre tous les biens de la terre. Quelque chose de plus triste encore que le souvenir d'un bon fils que l'on a perdu, c'est d'avoir un mauvais fils vivant. Je n'ai jamais connu ce malheur... Mais, mes chers garçons, et vous, mes chères filles, nous ne pouvons pas rester plus longtemps dans l'oisiveté où nous vivons. Vous êtes trop pauvres pour demeurer inoccupés. Il faut que demain chacun de vous retourne à ses affaires.

— Mais, mon père, s'écrièrent-ils tous à la fois, qui de nous restera avec vous ?

— Personne, mes chers enfants. Vous êtes tous en bon chemin, et je ne veux retirer aucun de vous de la maison des honnêtes gens où vous êtes placés. »

Patty s'empressa de répondre qu'elle avait plus que personne le droit de rester avec son père, parce que mistress Crumpe refuserait certainement de la reprendre à son service, après ce qui s'était passé lors de son départ. Mais rien ne put convaincre le vieux Frankland. Il refusa positivement à chacun de ses enfants la permission de rester avec lui. Enfin Frank s'écria :

« Comment pourrez-vous exploiter cette ferme sans l'aide d'aucun de nous ? Il faut que vous consentiez à ce que l'un de nous reste ici, mon père. Songez que vous pouvez être atteint d'un nouvel accès de votre rhumatisme. »

Frankland se tut un moment ; puis, il répondit :

« La pauvre Anna me soignera, si je tombe malade ; je puis encore lui payer ses gages. Je ne veux pas être à charge à mes enfants. Quant à cette ferme, je vais la quitter ; car, en vérité, dit le vieillard en souriant, je ne suis plus capable de la cultiver avec le rhumatisme qui m'empêche de me servir de mon bras droit. Mon propriétaire, Jérôme Hervil, est un vieil ami qui m'est sincèrement attaché ; il me donnera du temps pour acquitter le fermage. Il me propose même de rester dans la maison pour rien ; mais je ne puis y consentir.

— Que ferez-vous donc ? cher père, dirent ses fils.

— L'ecclésiastique qui était hier ici s'occupe de me faire entrer dans une maison où je n'aurai rien à dépenser, ni lui non plus, et où je serai tout près de vous, mes enfants.

— Mais, mon père, interrompit Frank, je vois, à votre façon d'en parler, qu'il y a dans cette maison quelque chose qui n'est pas de votre goût.

— C'est vrai, répondit Frankland ; mais c'est la faute de ma fierté et de vieux préjugés qui ne sont pas faciles à vaincre à mon âge. Il est certain qu'il n'est pas fort de mon goût d'entrer dans une maison de charité.

— Une maison de charité ! s'écrièrent tous ses enfants à la fois. Oh ! mon père, vous ne devez pas entrer dans une maison de charité ! »

La fierté, qui inspire au cultivateur anglais tant de répugnance à vivre de la charité publique, est une des causes qui contribuent le plus à développer l'industrie et la vertu de la nation. C'est un préjugé fortement enraciné dans les familles ; il est utile, il doit être respecté.

Les enfants de Frankland ne pouvaient supporter la pensée de voir leur père entrer dans une maison de charité, et ils lui offrirent spontanément de faire une somme de l'argent que chacun d'eux avait déjà gagné, et de payer le loyer de la chaumière qu'il habitait. Frankland savait que, s'il acceptait cet argent, ses enfants seraient eux-mêmes dans le besoin; il répondit donc les larmes aux yeux :

« Mes chers enfants, je vous remercie de votre bonté; mais je ne puis accepter l'offre que vous me faites. Puisque je ne suis plus capable de me suffire, je ne veux pas, par une fausse honte, causer le malheur de mes enfants. Je ne veux pas leur être à charge, et je préfère la charité publique aux libéralités fastueuses de quelque riche. J'ai pris une résolution à laquelle rien ne pourrait me faire renoncer. Je suis déterminé à vivre dans la maison de charité de Monmouth... Allons! écoutez-moi avec patience, mes enfants... Je me décide à vivre dans cette maison pendant une année, et je ne verrai aucun de vous de tout ce temps-là, à moins que je ne tombe malade. Je vous recommande formellement de ne point essayer de me voir avant douze mois révolus. Si, à cette époque, en vous réunissant, vous êtes capables de me soutenir sans vous gêner, j'accepterai avec reconnaissance, pour le reste de mes jours, ce que votre bon cœur vous inspirera. »

Ses enfants lui assurèrent qu'ils gagneraient assez d'argent pour le soutenir sans se faire aucun tort à eux-mêmes, longtemps avant la fin de l'année, et ils le conjurèrent de leur permettre de le faire dès qu'ils le pourraient; mais il demeura inébranlable; il exigea d'eux la promesse solennelle qu'ils obéiraient et qu'ils n'essayeraient même pas de le voir pendant une année. Puis, il prit congé d'eux de la façon la plus touchante :

« Je sais, mes chers enfants, dit-il, que vous avez maintenant de plus sérieux motifs de travailler et de bien vous conduire. Dans douze mois, nous nous retrouverons ensemble, et j'espère que ce sera une réunion aussi heureuse que notre séparation est pénible. »

Les enfants obtinrent, non sans peine, de l'accompagner jusqu'à sa nouvelle demeure.

La maison de charité de Monmouth est bien supérieure aux autres institutions de ce genre. Cet établissement se compose de petites habitations tenues avec une propreté et un soin remarquables. Elles forment une rangée de petits cottages (1) devant chacun desquels il y a un jardin rempli de groseilliers, de framboisiers et de toutes sortes de plantes utiles. Ce sont les vieillards qui les cultivent eux-mêmes. Les habitations sont convenablement appropriées, et chaque individu trouve dans sa propre demeure tout ce dont il a besoin. Aussi, n'y a-t-il jamais de ces petits sujets de querelle qui se rencontrent si souvent dans les établissements charitables qui ne sont pas dirigés avec prévoyance. Les pauvres gens, qui ont tout en commun, deviennent inévitablement querelleurs.

« Vous voyez, dit le vieux Frankland, en désignant la brillante vaisselle d'étain rangée sur la tablette de la cheminée de sa petite cuisine, vous voyez que je ne manquerai de rien ici. Je ne suis pas trop à plaindre. » Pendant qu'il revêtait l'uniforme appartenant à la maison, ses enfants demeurèrent tristes et silencieux. Avant de partir, ils convinrent de revenir dans un an à pareil jour, et d'apporter ce qu'ils auraient gagné. Ils espéraient ainsi, en réunissant leurs ressources, former la somme nécessaire pour assurer une fois encore à leur père une position indépendante. Ils se séparèrent dans cet espoir, et retournèrent chez les personnes qui les employaient.

IV.

Patty revint chez mistress Crumpe, afin de prendre ses vêtements qu'elle y avait laissés et de recevoir quelques mois de gages qui lui étaient dus. Elle ne pensait pas que mistress Crumpe, après ce qui était arrivé, désirât la reprendre auprès d'elle, et elle s'était pourvue, à Monmouth, d'une autre place qu'elle croyait convenable sous tous les rapports.

La première personne qu'elle vit, en arrivant à la demeure de son ancienne maîtresse, fut Marthe, qui lui dit, avec un air de feinte tristesse :

« Mauvaises nouvelles! mauvaises nouvelles, miss Patty! la colère de madame, à propos de votre départ précipité, s'est tournée en dedans, et ç'a été pour elle un grand malheur. Cette nuit même, elle a eu une attaque de paralysie, et c'est à peine si depuis elle a prononcé quatre paroles. »

« Ne prenez pas cela à cœur, ce n'est pas votre faute. Ne prenez pas cela à cœur, ma chère amie, reprit Betty, la femme de chambre, qui aimait beaucoup Patty. Pouvez-vous vous dispenser d'aller auprès de votre frère? Tenez, prenez ce verre d'eau et ne vous faites pas de chagrin pour cela. Madame a eu une attaque de

paralysie plus de six mois avant votre entrée à la maison, et j'oserais affirmer qu'elle devait avoir ce dernier accès, que vous fussiez restée ou non. »

Un violent coup de sonnette interrompit cette conversation, qui avait lieu dans la chambre voisine de celle de mistress Crumpe. La vieille dame entendait parler plus haut que de coutume, et elle était impatiente de savoir qui était là. Marthe répondit en ouvrant la porte.

« C'est Patty Frankland, madame, qui est venue pour ses hardes et ses gages... »

« Et elle est très-fâchée d'apprendre que vous avez été si mal... très-fâchée, dit Betty qui suivait Marthe. »

« Priez-la d'entrer, dit mistress Crumpe, en parlant plus distinctement qu'elle ne l'avait fait depuis le jour de son accès... Quoi! êtes-vous donc si affligée à cause de moi, ma fille? » ajouta-t-elle, en fixant ses yeux sur Patty.

Celle-ci ne put répondre; il était facile de voir combien elle était émue.

« Oui, je crois que vous êtes affligée de me voir ainsi, reprit la vieille dame. Et je le suis aussi pour vous, ajouta-t-elle, en avançant la main et cherchant à retener Patty par sa robe. Vous avez une plus belle étoile que celle-ci pour mon deuil. Mais je sais que vous n'y songez même pas; et c'est pour cette raison que je fais plus de cas de vous seule que de tous les autres ensemble. Restez avec moi, restez avec moi, pour me soigner; vous me soignez à ma fantaisie. Vous ne m'abandonnez pas dans la triste position où je me trouve maintenant, surtout, lorsque c'est moi qui vous en prie. »

Patty ne pouvait refuser sans inhumanité; elle resta donc chez mistress Crumpe, qui s'éprit d'une si vive affection pour elle qu'elle ne pouvait rester un instant sans l'avoir à ses côtés. Elle ne voulait rien prendre, aliments ou médecines, que de la main de Patty; elle ne voulait plus prononcer un seul mot, à moins que ce fut pour répondre aux questions de Patty. La fatigue et la résolution que cette jeune fille était obligée de supporter auraient suffi pour altérer la constitution d'une personne dont la santé aurait été moins robuste. Mais Patty supporta tout avec la plus grande patience et la meilleure humeur. La conviction qu'elle faisait bien la soutenait dans une tâche qui sans cela eût été au-dessus de ses forces.

Elle avait encore de plus rudes épreuves à traverser. Marthe était jalouse de l'affection que mistress Crumpe témoignait à Patty, et elle insinuaient fréquemment que certaines gens, quoique ayant plus de chance et de ruse que d'autres, finiraient peut-être par se trouver désappointés.

Patty laissa d'abord passer ces insinuations et ne voulut pas s'en occuper; mais elle fut bientôt obligée d'y faire attention. Les parents de mistress Crumpe regrettent de Marthe Favis que sa maîtresse allait de plus en plus mal, et qu'elle était complètement dominée par une personne artificieuse, dont l'empire sur l'esprit de la vieille dame était tel, qu'on ne pouvait prévoir quelles en seraient les conséquences.

Ce rapport alarma vivement les héritiers. Ils savaient qu'il existait depuis plusieurs années un testament en leur faveur; mais ils eurent la crainte de voir Patty profiter de son influence pour faire changer ces dispositions, et s'approprier la fortune de leur parent. Ils furent surtout frappés de cette idée en lisant, dans les journaux du jour, le compte-rendu d'un procès en captation, intenté à une servante qui avait exercé une influence illégitime sur l'esprit de sa maîtresse, dont elle s'était fait instituer la légataire universelle.

Les plus proches parents de mistress Crumpe étaient deux petits neveux, M. Josiah Crumpe, marchand à Liverpool, et l'enseigne Bloomington, dont nous avons déjà parlé. Le père de Bloomington avait voulu en faire un marchand; mais ce jeune homme, qui n'avait aucune aptitude aux affaires, quitta la maison de commerce où il avait été placé pour entrer dans l'armée. Il était paresseux et prodigue. Sa grand'tante se montrait tour-à-tour tendre ou sévère à son égard. Tantôt elle lui donnait de l'argent; tantôt elle le bannissait de sa présence, et déclarait qu'il ne recevrait jamais d'elle un seul schelling. C'était là sa dernière détermination; mais l'enseigne Bloomington s'imaginait qu'il pouvait encore rentrer en grâce, et il résolut de profiter de la maladie de sa tante pour pénétrer dans la maison. Mistress Crumpe refusa positivement de le recevoir.

En arrivant chez M. Barlow, Patty demanda son frère Frank qu'elle désirait consulter; mais il était sorti. Alors elle s'adressa à M. Barlow, qui la fit entrer dans son cabinet. Elle lui raconta toute l'affaire sans détours, avec la ton simple et ingénue de la vérité.

« Vraiment, monsieur, dit-elle, je serais bien contente si vous pouviez venir de suite parler à ma maîtresse. Elle écoute peut-être ce que vous lui direz et se montrera plus juste envers sa famille. »

(1) Maisonnettes rustiques.

Je ne veux rien de sa fortune ; je ne demande que sa simple rémunération de mes services. Quant à ses parents, je leur pardonne tout le mal qu'ils me souhaitent ; leur haine pour moi ne vient que d'une méprise."

(Traduit de l'anglais de miss Edgeworth.)

(La suite au prochain numéro.)

EDUCATION.

Du véritable fondement de la Discipline.

IV.

DE L'AMOUR DES ENFANTS CONSIDÉRÉ COMME FONDAMENT DE LA DISCIPLINE.

(Suite.)

En faisant de l'amour des enfants le fondement indispensable de la discipline, nous étions persuadé d'avance que nous aurions l'assentiment de tous les hommes d'expérience, de tous ceux qui se sont occupés d'éducation avec conscience et avec cœur, et qui ont mérité sérieusement sur les moyens de conduire la jeunesse. Mais nous ne nous étions pas dissimulé non plus que nous heurterions de vieilles idées fondées sur l'ingratitude supposée des enfants et sur la difficulté de s'en faire aimer. Nous nous attendions donc à des contradictions.

Le résultat a justifié promptement nos craintes et nos espérances. Jamais, peut-être, nous n'avions reçu autant de lettres qu'il nous en a été adressé à l'occasion de nos articles sur la discipline, les unes pour nous remercier, d'autres pour nous combattre ou pour nous soumettre des objections.

Nous remercions cordialement ceux qui, se rangeant à notre manière de voir, ont bien voulu interrompre leurs occupations pour nous exprimer l'assentiment qu'ils donnent à nos idées. Nous sommes de même très-reconnaissant envers ceux qui n'ont pas craint de nous faire part de leurs objections ; c'est ainsi que les hommes de bonne foi cherchent à s'éclairer mutuellement. Nous témoignerons donc notre gratitude aux uns et aux autres, en revenant aujourd'hui sur une question que nous n'avons peut-être pas suffisamment traitée pour tous. Les développements, que ce sera pour nous l'occasion d'ajouter aux explications précédentes, dissiperont probablement les doutes qui pourraient être restés dans l'esprit de quelques-uns.

Parmi ceux qui croient avec nous que le meilleur moyen de conduire les enfants est de les aimer et de le leur témoigner, les uns ont toujours professé cette opinion depuis qu'ils ont embrassé la carrière de l'enseignement ; ils se sont constamment dirigés d'après ces principes ; forts des heureux résultats qu'ils ont obtenus pour les avoir mis en pratique, ils les déclarent comme seuls vrais. Quelques-uns vont même jusqu'à dire qu'ils ne comprennent pas comment des hommes qui ont un peu d'expérience peuvent croire qu'il y ait en éducation des principes différents.

D'autres, après avoir inutilement essayé de fonder sur la crainte la discipline de leur école, ont renoncé d'eux-mêmes à ce système depuis plus ou moins longtemps. Ils nous racontent leurs tentatives multipliées dans les commencements, tentatives toujours accompagnées d'échecs, et leurs succès soutenus depuis qu'ils ont abandonné la voie du recours continuel aux punitions. Forts à leur tour de cette double expérience, ils nous disent combien le système contraire a rendu leurs fonctions agréables. De ce qui était auparavant un supplice pour eux, il a fait une tâche, non pas facile, — l'éducation ne saurait l'être, — mais souvent pleine de charité, et toujours remplie de jouissances et de douces consolations.

D'autres encore avouent que nous leur avons ouvert les

yeux, et nous remercient avec une effusion qui nous a profondément touché. Quelques-uns même, depuis la publication de nos articles sur l'inefficacité de la crainte et sur la puissance de l'amour, ont entièrement changé de manière d'agir avec leurs élèves, et ils nous signalent avec joie la transformation qui s'est opérée déjà dans leur école. Leur empressement à nous en faire part est une récompense bien douce pour le service que nous avons pu leur rendre par nos conseils.

Il en est même qui nous disent que cet essai leur a redonné le courage prêt à les abandonner. Fatigués de toujours réprimander et punir, ennuyés d'avoir à montrer sans cesse un air sévère et mécontent, las enfin d'une carrière qui ne leur offrait que des ennuis sans compensation, ils étaient presque décidés à la quitter pour en embrasser une autre. Presque en désespoir de cause, et comme dernier essai, mais avec résolution, ils ont voulu mettre en pratique les avis du Bulletin, et le succès, nous disent-ils, a dépassé leur attente. Leur école n'est plus reconnaissable, nous disent-ils encore, et ils se sont repris à aimer avec ardeur une profession qu'ils avaient choisie par un goût véritable, et à laquelle ils étaient sur le point de renoncer, parcequ'ils n'avaient pas su jusqu'ici la faire ce qu'elle doit être.

Mais, à côté des témoignages d'une approbation sans réserve, se trouvent ceux de nos contradicteurs ou ceux des maîtres qui nous soumettent des objections ou des doutes.

Les uns, nous regrettons de le dire, entraînés par de vieilles habitudes, repoussent tout système d'éducation qui veut prendre pour base l'amour réciproque des enfants et du maître. D'après eux, on ne peut conduire les enfants que par la crainte. Essayer de les diriger en prenant l'amour pour guide est une utopie, déclarent-ils. Les enfants sont décidément paresseux, méchants et ingrats ; ils sont insensibles à tous les témoignages d'intérêt et d'affection ; ils ne connaissent et n'aiment que le plaisir, ils ne craignent que les chatiments ; une discipline sévère est le seul moyen de les tenir en respect.

Nous regrettons de ne pouvoir convaincre ces contradicteurs ; mais nous ne saurions répondre à des personnes qui se contentent de répéter le contraire de ce que nous avons dit, sans donner de nouvelles raisons en faveur de leur manière de voir. Nous ne pouvons d'ailleurs essayer de convertir ceux chez qui ce semble un parti pris de ne pas se laisser convaincre. Il y a malheureusement des hommes qui ne veulent pas être persuadés ; et nous n'avons pas la présomption d'attribuer à nos paroles le pouvoir de ramener tout le monde à notre opinion. Nous craignons d'ailleurs que ceux qui tiennent ce langage n'aiment ni les enfants ni leur profession ; dans ce cas, nous n'avons plus rien à leur dire.

Ces adversaires obstinés, et quand même, sont heureusement une très-faible minorité. D'autres, au contraire, sans repousser d'une manière absolue un système qui veut conduire les enfants par l'amour, se bornent à nous exprimer des doutes ; ils craignent que nous ne nous soyons fait illusion sur la valeur de ce système. Ils pensent que ce moyen, bon avec quelques enfants, considérés isolément, est sans efficacité avec une réunion d'élèves, et qu'il doit nécessairement échouer dans une classe un peu nombreuse. Ils le regardent en quelque sorte comme le résultat d'idées préconçues auxquelles l'expérience doit se charger de donner un démenti.

Ces personnes semblent croire qu'en cela nous émettons des idées personnelles. Elles oublient une chose que nous avons déjà dite plusieurs fois, c'est que nous n'avons pas la prétention d'inventer ; nous nous gardons bien de vouloir innover en éducation. Notre rôle est plus modeste ; il se borne à recueillir et à présenter le fruit de l'expérience des autres. Si donc nous conseillons de prendre l'amour pour base de la discipline, c'est que nous avons pour garan-

tie de la bonté de ce principe les succès obtenus dans tous les siècles par les maîtres de la jeunesse qui ont fait de l'amour de leurs disciples le fondement de l'empire qu'ils voulaient exercer sur leur cœur (1); c'est que nous nous souvenons de tant d'écoles dont la prospérité reposait sur ce mobile; c'est que nous avons présentes à l'esprit toutes celles que nous connaissons, où des maîtres intelligents et dévoués triomphent des difficultés par la puissance de l'amour.

Voilà surtout ce que semblent oublier d'autres opposants qui nous objectent leur propre expérience. Ils disent qu'ils ont essayé, eux aussi, de ce mobile, les uns, avant d'avoir lu nos articles, les autres, depuis, et ils déclarent qu'ils ont échoué. Prenant dès lors leur exemple comme une preuve de l'impossibilité de compter sur l'affection réciproque des maîtres et des élèves, pour diriger une école, ils n'hésitent pas à condamner comme une chimère l'idée d'aller chercher, ailleurs que dans l'emploi des moyens disciplinaires vulgairement en usage, l'art de conduire une classe et d'y entretenir le travail, l'activité, l'ordre et le silence.

C'est à ces objections que nous nous proposons de répondre aujourd'hui. Nous essaierons donc de dissiper les doutes de ceux qui nous consultent de bonne foi, et pour y parvenir nous nous servirons précisément des objections qu'on nous fait. Mais auparavant nous devons relever une erreur où l'on tombe fréquemment en se croyant en droit de combattre une doctrine, une méthode, un système quelconque, parce que l'essai que nous en avons fait ne nous a pas réussi. Est-on bien fondé à dire qu'une méthode ne vaut rien parce qu'on n'a pas su l'employer? Avant de proclamer qu'elle est mauvaise, s'est-on bien assuré qu'on l'a mise en pratique avec intelligence? S'est-on bien pénétré de son esprit? N'a-t-on rien négligé de ce qui devait en accompagner l'emploi, et en s'en servant ne l'a-t-on pas associée par habitude avec des éléments étrangers qui devaient en fausser les résultats?

Voilà ce que nous sommes fondé à demander après avoir vu si souvent les meilleures choses condamnées par des personnes sincères et convaincues, sans doute, mais qui ne les avaient pas bien comprises, et qui n'avaient pas apporté dans leurs essais les précautions nécessaires. Ne serait-ce pas le cas en particulier de ceux qui, partant de ce qu'ils appellent leur expérience, rejettent au rang des rêves une discipline basée sur l'affection?

Ainsi, l'un qui jusque-là avait cherché à maintenir la discipline dans son école, en recourant aux moyens ordinaires, c'est-à-dire aux punitions et aux menaces, nous dit qu'il a essayé d'y renoncer, et que sa classe est devenue plus bruyante qu' auparavant. Ses élèves ont été plus turbulents et plus indociles que jamais. Il n'a pu rétablir un peu d'ordre qu'en revenant à son ancien régime et même en redoublant de sévérité.

Un second a voulu aussi prendre ses élèves par la douceur; il a essayé, nous écrit-il, de substituer des remontrances et des avis paternels aux châtimens et aux réprimandes. Il a cherché à faire entendre le langage de la raison à des enfants qu'il conduisait précédemment par la crainte. Et il se plaint que ses élèves ne comprennent pas ce langage: ils ne l'écoutent pas et sont sourds à sa voix; ils se rient de ses exhortations dont l'autorité n'est plus appuyée par la perspective des punitions autrefois en permanence.

Un autre qui avait toujours eu devoir se montrer sévère a voulu à son tour être bon et affectueux avec les enfants. « J'ai tâché de les prendre par les sentimens, dit-il, je leur ai parlé de mon affection, de ma tendresse pour eux; je leur ai dit que je les aimais, qu'ils seraient bien ingrats s'ils ne répondaient pas à l'amitié que je leur portais, et qu'ils me feraient du chagrin, s'ils ne se conduisaient pas mieux à

l'avenir, s'ils étaient toujours paresseux, désobéissans et tapageurs, et s'ils ne devenaient pas plus laborieux, plus dociles et plus appliqués. Tout cela, ajoute-t-il, a été de la peine perdue; ces enfans endurcis ne font nulle attention à ce que je puis leur dire: ils semblent s'en moquer; quelques-uns même ont été jusqu'à me tourner en dérision, et à répéter mes paroles, en les travestissant d'une manière ridicule. »

Ces résultats nous affligent, mais ne nous surprenent pas. Un système qu'on adopte à moitié ne peut donner que des résultats imparfaits, si même il n'en donne de pires qu'un système bien inférieur mais franchement suivi. Tout système, d'ailleurs, demande une préparation. On ne passe pas, sans transition, d'une discipline qui s'appuie sur la crainte, à une discipline fondée sur l'amour. Le maître qui pendant plusieurs années s'est montré sévère, indifférent ou dur pour les enfans, leur persuadera difficilement que du jour au lendemain il est devenu plein de tendresse et de bonté, et que, hier maître austère et rigide, il a pour eux aujourd'hui les entrailles d'un père.

Et d'abord nous n'avons jamais émis l'idée que l'amour suffise seul pour conduire les enfans. Nous avons dit qu'il fallait commencer par les convaincre qu'on les aimait, mais nous n'avons rien dit qui pût laisser croire qu'on dût s'en tenir là. Nous avons ajouté, au contraire, comme moyen de maintenir l'ordre dans la classe, la nécessité d'intéresser les élèves et de les tenir constamment occupés. De plus, tout en niant que la crainte fût le meilleur fondement de la discipline, nous avons reconnu qu'elle est utile pour appuyer l'autorité, et avec l'écriture nous avons répété qu'à certains égards, c'est le commencement de la sagesse. En outre, en condamnant l'emploi abusif des punitions, nous nous sommes bien gardé de les proscrire entièrement.

Il faut de la mesure en tout, et surtout dans le passage d'un système à un autre. Or, nous craignons que ceux qui ont échoué dans leurs essais de changement de discipline, n'aient pas su garder cette mesure sans laquelle on ne réussit à rien. Vouloir renoncer tout-à-coup aux punitions, après en avoir fait le pivot de la discipline dans son école, est une imprudence extrême; elle doit provoquer le désordre au lieu d'amener une amélioration dans la tenue de la classe. Il faut préparer graduellement les élèves à un nouveau régime: il faut, avant de renoncer au seul moyen d'action qu'on ait employé pendant longtemps, s'efforcer de développer parmi les élèves, ce bon esprit, sans lequel, avons-nous dit, il n'y a pas de prospérité possible pour un établissement d'éducation.

Mais c'est surtout à l'égard de l'affection à témoigner aux enfans et de l'amour à leur inspirer, que nous craignons qu'on ne se trompe souvent.

Avant tout, disons bien haut qu'il ne suffit pas de répéter aux enfans qu'on les aime; il faut les aimer véritablement. Nous avons dit en quoi consiste ce véritable amour des enfans, et comment il se manifeste: nous prions ceux qui nous font l'honneur de nous lire, de se reporter à ce que nous avons écrit à ce sujet, nous n'y reviendrons pas. Ajoutons que, quand on aime ainsi, on n'a pas besoin de le dire aux enfans; ils le voient assez d'eux-mêmes; ils le sentent et ils en sont d'autant mieux convaincus qu'on le leur dit moins.

Que font trop souvent bien des maîtres qui disent, qui parfois même croient de bonne foi aimer les enfans! Ils le leur répètent à chaque instant, en classe; ils leur font de belles tirades sur la tendresse qu'ils ont pour eux, et partout ailleurs ils ne leur témoignent que de l'indifférence. Souvent même ils ne savent pas déguiser l'ennui qu'ils éprouvent de vivre avec eux. Ils ne les gardent auprès de leur personne que strictement le temps nécessaire, se hâtant de les congédier ou de les fuir quand le règlement n'exige plus leur présence, n'ayant presque jamais une bonne parole à leur adresser en dehors de leurs phrases conventionnelles, et

(1) Le fait que tous ceux qui ont réussi et se sont fait un nom en éducation, ont trouvé la source de leurs succès dans un sentiment naturel d'affection pour la jeunesse, nous paraît devoir ressortir presque à chaque page de la vie des instituteurs et des pédagogues célèbres.

ne leur montrant jamais qu'un visage maussade et ennuyé.

Ce n'est pas ainsi qu'on prouve aux enfants qu'on les aime. Malgré tous nos beaux discours, ils ne s'y trompent pas, et dans notre langage affecté, dans nos témoignages d'attachement, ils ne voient qu'un nouveau moyen auquel nous avons recours pour les amener à nos fins.

A ceux qui s'étonnent de n'avoir pu convaincre leurs élèves, malgré toutes leurs protestations de tendresse, nous répondrons par ce que nous écrit un instituteur, au sujet des questions que lui adressait un de ses collègues surpris du succès qu'il obtient avec les enfants : " Comment faites-vous donc, lui disait-il, pour vous faire ainsi aimer de vos élèves ? J'ai beau dire aux miens combien je leur suis affectionné et combien ils me font de peine quand ils ne sont pas sages, quand ils sont paresseux et indociles : ils ne m'écoutent pas et ne font pas plus attention à mes paroles que si je ne disais rien. " — " Vous leur dites peut-être trop que vous les aimez, lui ai-je répondu, nous écrit cet instituteur, et vous ne le leur montrez pas assez. Pour moi, je ne dis pas à mes élèves que je les aime, mais je m'attache à le leur montrer. Je ne leur parle jamais de mon affection pour eux, mais je la leur prouve par ma conduite à leur égard. " C'est là tout le secret du véritable amour.

D'autres tombent dans une erreur d'un genre différent, mais non moins fâcheux. Ils aiment réellement les enfants, mais leur amour n'est que de la faiblesse. Ils sont pleins de tendresse et de bonté, mais leur excessive indulgence laisse toutes les fautes impunies ; ils s'affligent du mal sans savoir le réprimer. Leurs élèves les aiment souvent eux-mêmes, mais ils ne respectent pas leur autorité, et n'étant retenus par rien, ils se croient tout permis. A ceux-ci, nous rappellerons que l'autorité ne doit jamais abdiquer, et qu'il est de son devoir de se faire respecter avant tout. L'instituteur est un père, mais le père le plus tendre sait, quand il le faut, se faire craindre et obéir.

La tendresse du maître qui ne sait pas commander et défendre, de manière à assurer l'exécution de ses ordres, cette tendresse n'est pas de l'amour, c'est une indulgence coupable, c'est de la faiblesse. Le véritable amour n'exclut ni la fermeté, il la réclame au contraire, ni même les punitions quand elles sont nécessaires, il sait les employer dans l'intérêt même des enfants. Seulement il le fait avec à-propos et dans une juste mesure.

Le véritable amour, dirai-je même, n'est pas incompatible avec une certaine vivacité de caractère, car nul homme n'est parfait ici-bas : il se concilie parfois avec un peu de brusquerie, et les enfants ne s'y trompent pas. Des mouvements d'impatience, et je dirai presque d'emportement, quoique toujours répréhensibles au fond, et soigneusement à éviter, ne les empêchent pas d'être persuadés que leur maître les aime et de l'aimer eux-mêmes. L'enfant comprend la colère et l'impatience, parcequ'il s'y laisse aller lui aussi, et, le mouvement passé, il revient de lui-même à celui qui l'aime sincèrement ; mais la froideur et l'indifférence du maître lui aliènent son cœur et l'éloignent à jamais.

D'autres, au contraire, tombent dans l'excès opposé. Ils s'abandonnent devant leurs élèves à des accès de sensibilité ridicule. Ils ont avec eux un langage fade et doucereux. Ils sont sans cesse à parler à ces *chers enfants*, à ces *bons petits amis*, de leur affection, de leur tendresse et de leur sollicitude, ils ne les entretiennent que de la peine qu'ils leur font quand ils ne se conduisent pas bien. " Vous voulez donc me causer toujours du chagrin, leur disent-ils, me rendre la vie malheureuse. Vous ne voulez donc pas m'aimer comme je vous aime. Je serais si heureux, si vous vouliez être bien sages, bien dociles, bien obéissants, " et autres paroles qui ne font pas d'impression sur les enfants, parceque sur le visage et dans le ton de celui qui parle on reconnaît la faiblesse plutôt que l'affection. Souvent même ils s'attendrissent, quelques-uns vont jusqu'à pleurer devant leurs élèves, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils se rendent ridi-

cules par cette espèce de comédie, où les rôles sont changés, le maître prenant la place de l'élève.

Disons-le encore ; c'est là de la sensiblerie, ce n'est pas de l'amour.

L'amour du maître n'a pas de ces accès d'une sensibilité larmoyante : c'est un amour sérieux, austère, mais constant et ferme, qui ne se laisse pas abatre par ces mille petites fautes d'écolier, conséquences de la légèreté du jeune âge plutôt que de la méchanceté du cœur, et qui a sa source dans le sentiment de ce qu'on doit à l'enfance et de la mission qu'on remplit auprès d'elle.

Et comment n'aimerions-nous pas les enfants, si nous nous rappelons combien ils ont besoin de nous, si nous pensons à tous les services que nous pouvons leur rendre, et si nous avons présente à leur esprit la dépendance où ils sont à notre égard ? Comment n'aimerions-nous pas ces jeunes êtres, lorsque nous venons à réfléchir que leur avenir presque entier est dans nos mains, que leur bonheur ou leur malheur en ce monde et en l'autre dépend en grande partie de ce que nous ferons ou ne ferons pas pour eux ! Et si nous les aimons sérieusement, profondément, comment pourrions-nous faire autrement que de le leur témoigner, non pas par des paroles, cela sera tout à fait inutile, mais par nos actes et par notre conduite tout entière ?

Aimons donc les enfants de cette manière, et nous n'aurons pas à douter de la réciprocité de leur affection ; aimons ainsi, et ne craignons pas d'asseoir sur cet amour le fondement de la discipline.

Mais, en aimant les enfants, aimons aussi notre profession, car on ne fait bien que ce qu'on fait avec amour.—*Bulletin de l'Instruction Primaire.*

Pensees diverses sur l'Education.

Les générations nouvelles ressemblent aux rosées et aux pluies du ciel, qui rafraîchissent les eaux des fleuves ralenties dans leurs cours et prêtes à se corrompre : changez les sources d'un fleuve, vous le changerez dans tout son cours ; changez l'éducation d'un peuple, vous changerez son caractère et ses mœurs.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Il suffit qu'une mère voie sourire son enfant pour être convaincue de la réalité d'une félicité suprême. La bonté de la Providence se montre toute entière dans le berceau de l'homme.

CHATEAUBRIAND.

Mon éducation était toute dans les yeux plus ou moins serens et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère. Je n'avais jamais à lutter ni avec moi-même ni avec personne. Tout m'attirait, rien ne me contraignait. Le peu qu'on m'enseignait m'était présenté comme une récompense. Mes maîtres étaient mon père et ma mère. Je les voyais lire, et je voulais lire ; je les regardais écrire, et je leur demandais de m'aider à former mes lettres. Tout cela se faisait en jouant, aux momens perdus, sur les genoux, dans le jardin, au coin du feu du salon, avec des sourires, des badinages, des caresses. J'y prenais goût : je provoquais moi-même les courtes et amusantes leçons. J'ai ainsi tout su, un peu plus tard il est vrai, mais sans me souvenir comment j'ai appris et sans qu'un sourcil se soit froncé pour me faire apprendre.

LAMARTINE.

On ne saurait croire combien l'enfant le plus indocile est facile à plier, quand on donne de l'emploi à l'activité de son âge, quand le besoin de mouvement est satisfait, quand on donne l'essor à toutes ses facultés. On ne saurait croire non plus combien les chants, qui accompagnent ces divers travaux, calment et adoucissent les impétuosités de l'enfance : ils harmonisent en quelque sorte les caractères et les passions.

DELAPALME.

L'éducation est bien différente de l'instruction.

C'est surtout dans le commerce du monde et dans les relations sociales que l'éducation se présente avec tous ses charmes et tous ses avantages.

L'aristocratie du nom, du rang, celle même de l'or, disparaissent, en bonne compagnie, devant la douce puissance de l'éducation. Elle y est reine comme la beauté.

On écoute souvent avec intérêt haranguer et discuter l'homme instruit ; on aimera toujours à causer avec l'homme bien élevé.

La véritable éducation est aussi éloignée de l'affectation des manières que de la rudesse des formes.

On peut acquérir de l'instruction à tout âge. Quand la première éducation vous manque, la vie n'est pas assez longue pour y suppléer.

Pourquoi regarde-t-on la naissance et la fortune non seulement comme un avantage, mais presque comme un mérite ? C'est qu'elles supposent l'éducation.

Ainsi, est-ce la monstruosité la plus révoltante que le spectacle d'un grand seigneur sans politesse ou d'un riche grossier. Tout ce que nous avons vu en ce genre n'a pu encore nous y accoutumer.

EMILE DESCHAMPS.

Vivez par la foi ! Elle nous reviendra au cœur, si nous regardons nos enfans, ce jeune monde qui veut vivre, qui est bon et docile encore, qui demand. la vie de croyance. Vous avez vieilli dans l'indifférence ; mais qui de vous peut désirer que son fils soit mort par le cœur, sans patrie, sans Dieu ? Tous ces enfans en qui revivent nos ancêtres, c'est la patrie vieille et nouvelle !

MICHELET.

Il est contestable que, pour les jeunes gergons, l'éducation publique offre presque toujours de grands avantages, parce qu'elle fournit beaucoup de moyens d'action qui manquent dans l'éducation particulière. En rapprochant les enfans les uns des autres, elle leur fait faire, de bonne heure et sous beaucoup de rapports, un véritable apprentissage de la vie sociale. L'école, comme on l'a souvent répété, est le monde en miniature : les penchans, les passions, les intérêts qui animent la plupart des hommes s'y développent sur une plus grande échelle ; des lors, les caractères doivent s'y façonner pour l'avenir. De la réunion des enfans de différentes familles, sous une surveillance éclairée, résulte le développement rapide des dispositions variées, et en même temps mille occasions pour le maître de faire naître et de fortifier des penchans utiles.

RESNO.

Il ne faut pas négliger les exercices du corps, même pour ceux de l'esprit. L'équilibre de notre double nature doit toujours être maintenu dans le moi humain. La santé, que fortifie et entretient la gymnastique, est une partie essentielle de l'éducation. Le caractère se forme plus qu'on ne croit sur le tempérament.

EMILE DESCHAMPS.

Non, on ne gâte pas les enfans par amour pour eux, mais par amour pour sa tranquillité personnelle ; ceux qui les gâtent agissent ainsi par paresse, ignorance, égoïsme, faiblesse, indifférence, vanité, ostentation de tendresse.

MADAME MARES.

La peur est un sentiment très nuisible et qu'il faut éviter absolument. Par suite, il ne faut donc pas souffrir qu'on menace l'enfant de l'ogre, de croquemitaine, du loup, etc. ; les frayeurs que ces récits causent à de jeunes petits êtres peuvent amener les résultats les plus graves et les plus fâcheux pour la santé. C'est un point fort difficile à obtenir des bonnes, qu'elles puissent s'abstenir d'employer ces menaces pour faire taire un enfant qui crie ; il faut exercer la plus grande surveillance sur ce point, et, en général, quitter le moins possible l'enfant ; c'est le seul moyen de sécurité complet.

MADAME MOLINOS-LAFITTE.

Pères et mères, il ne faut pas oublier que, s'il vous est permis d'alléger votre fardeau en le partageant, vous n'en êtes pas pour cela déchargés, et que vous restez toujours les premiers maîtres, les premiers éducateurs de vos enfans. C'est le vœu sacré de la nature, c'est la loi de la religion, c'est l'ordre de la Providence ; c'est la volonté de Dieu, aussi juste qu'aimable. Oui, c'est sur les genoux d'une mère que le petit enfant doit apprendre à bégayer sa première prière, à louer le Dieu créateur, à bénir le Dieu sauveur, à aimer le Jésus de la crèche, le Jésus du Calvaire, le Jésus du tabernacle. C'est de la bouche d'un père qu'il doit recueillir les premières leçons de la sagesse. Ces leçons ne s'oublient jamais.

MONSIEUR GIRAUD.

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

TOUTE-PUISSANCE DE DIEU.

L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égaux lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'unissent pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligne il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.

RAOINE

Sujet de Composition.

INCENDIE DE MOSCOU.

L'embrasement, poursuivant ses ravages, eut bientôt atteint les plus beaux quartiers de la ville. En un instant, tous ces palais que nous avions admirés pour l'élégance de leur architecture et le goût de leur aménagement, furent consumés par la violence des flammes. Leurs superbes frontons, décorés de bas-reliefs et de statues, venant à manquer de support, tombaient avec fracas sur les débris de leurs colonnes. Les églises, quoique couvertes en tôle et en plomb, tombaient aussi, et, avec elles, ces dômes superbes que nous avions vus, la veille, tout resplendissans d'or et d'argent. Les hôpitaux, où se trouvaient plus de vingt mille malades ou blessés, ne tardèrent pas à être incendiés ; le désastre qui s'ensuivit révoltait l'âme et la glaçait d'effroi. Constatés par tant de calamités, nous espérions que les ombres de la nuit en couvriraient l'effrayant tableau ; elles ne servirent d'avantage la violence des flammes ; agitées par le vent, elles s'élevaient jusqu'au ciel. On apercevait aussi les fusées incendiaires que les malfaiteurs lançaient du haut des clochers ; elles sillonnaient des nuages de fumée, et, de loin, ressemblaient à des étoiles tombantes.

Le lendemain, on ne distinguait les endroits où il y avait eu des maisons que par quelques piliers en pierres calcinées et noircies. Le vent, soufflant avec violence, formait un mugissement semblable à celui que produit une mer agitée, et faisait tomber sur nous avec un fracas épouvantable les énormes lames de tôle qui recontraient les palais. De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyait que des ruines ou un océan de flammes. Le feu prenait comme s'il eût été mis par une puissance invisible ; des quartiers immenses s'allumaient, brûlaient, et disparaissaient à la fois.

A travers une épaisse fumée, se présentait une longue suite de voitures, toutes chargées de butin ; forcées par l'engorgement de s'arrêter à chaque pas, on entendait les cris des conducteurs qui, craignant d'être brûlés, poussaient, pour avancer, des imprécations effroyables...

Le feu était au Kremlin ; mais Napoléon, maître enfin de ce palais des tzars, s'opimâtrait à ne pas céder sa conquête même à l'incendie. Sourd à nos sollicitations, car tous les officiers s'étaient réunis autour de lui, ce ne fut qu'après avoir jugé par lui-même du danger, qu'il se décida enfin à fuir. Il descendit rapidement cet escalier du Nord, fameux par le massacre des Strélitz. Mais nous étions assiégés par un torrent de flammes ; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit à travers les roches une poterne qui donnait sur la Moskwa...

Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et la garde parvinrent à échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie ? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer ; et comment avancer, comment s'élaner à travers les vagues de cette mer de feu ? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétilement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des ponts brûlants et des toits de fer ardents qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes qui dévoraient les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur fuite, fléchissaient alors sous le vent, et se recourbaient

sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Un air dévorant, des cendres étincelantes, embrasaient notre respiration sèche, haletante, et déjà suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.—
Histoire de la campagne de Russie, par de Ségur.

Exercices de Grammaire.

§ 4 *Formation du pluriel dans les noms ; noms collectifs, partitifs, généraux.*

Dans certaines pensions médiocrement tenues, pendant les heures de récréation, c'est-à-dire, dès qu'on n'exige plus que les élèves se livrent à leurs travaux, une multitude de voix s'élèvent, poussent des cris aigus que personne ne saurait faire cesser. Ces cris retentissent dans les soupiraux des caves voisines et se répètent d'écho en écho dans les œils-de-bœuf des greniers, où quiconque les entendrait sans être prévenu serait peut-être plus effrayé que vous ne sauriez le croire. On ne se figurerait jamais que ce sont de jeunes enfants se livrant aux jeux de leur âge, mais bien plutôt de petits fous se laissant aller à l'intempérance et au désordre d'une imagination malade.

Je ne m'étonnerais pas, et ceci sera l'opinion de quiconque a vécu parmi des enfants, que ces jeunes écervelés eussent tous de gros cous, des voix rauques, enrouées, et qu'on vint me dire qu'ils se sont crevé les yeux, démis les genoux, cassé les bras, fendu le nez, arraché les cheveux, en un mot qu'ils se sont brisé les os ; car ils sont si brusques, si vifs, si étourdis, qu'il y aurait de quoi faire mille tableaux de tous les accidents auxquels ils s'exposent en se livrant à de semblables amusements, et que la Providence qui veille sur leur vie leur fait éviter, en les éloignant miraculeusement de tous les dangers qu'ils affrontent.

QUESTIONNAIRE.

I. Donnez tous les noms qui sont au singulier, et mettez-les au pluriel, toutes fois que ce sera possible.

Corrigé. — Récréation : *récréations* ; — écho : *échos* ; — âge : *âges*, etc.

II. Mettez au singulier les noms qui sont ici au pluriel.

Corrigé. — Les heures : *l'heure* ; — leurs travaux : *son* ou *leur travail* ; — des voix : *une voix* ; — des cris : *un cri* ; — les soupiraux : *le soupirail*, etc.

III. Donnez les mots relatifs au § 5 de la grammaire.

Corrigé. — Une multitude, nom collectif ; — personne, nom général ; — on, nom général ; — ce, nom général, etc.

IV. Terminez au moyen d'un substantif les phrases suivantes : Dieu a créé le . . . et la . . . en six . . . — Les . . . de la mer sont salées. — Les abeilles nous donnent du . . . — La Sicile est une . . . — Une étoile annonça aux . . . la naissance du . . . — Les . . . sont des îles de verdure que l'on rencontre ça et là dans les . . . — Jacob garda les . . . de Laban, son . . .

Corrigé. — Dieu a créé le ciel et la terre en six jours. — Les eaux de la mer sont salées. — Les abeilles nous donnent du miel. — La Sicile est une île. — Une étoile annonça aux mages la naissance du Sauveur. — Les oasis sont des îles de verdure que l'on rencontre ça et là dans les déserts. — Jacob garda les troupeaux de Laban, son oncle.

V. Donnez six mots où le son è soit écrit par è, é, ei, deux par et, ai.

Corrigé. — è : père, mère, frère, zèbre, quadrupède, lièvre, etc.

§ 5. *L'article.*

L'abeille. — L'abeille nous donne le miel et la cire. Elle aime la chaleur ; elle s'engourdit au moindre froid, et elle ne peut vivre qu'en société. Elle est armée d'un dard très-aigu. Ce dard lui sert pour piquer ceux qui l'irritent. Un homme ou un animal perdrait la vie s'il était piqué à la fois par un grand nombre de ces aiguillons qui restent presque toujours dans les plaies. L'abeille dégorge le miel dans les cellules où elle habite, elle en fait sa nourriture pendant l'hiver, alors qu'elle ne peut plus aller butiner le suc des fleurs.

Mais le frelon paresseux, qui aime à vivre du produit du travail des autres, dérobe de temps en temps le fruit des travaux de l'insecte laborieux, et s'attire par là la colère des abeilles, qui se battent avec le brigand et le chassent des ruches où il a osé s'introduire. Quand une ruche est surchargée d'abeilles, un essaim la quite et

va établir ailleurs une colonie qui ne tarde pas à devenir florissante. Les abeilles ont une reine ; si elle meurt, ces intelligents animaux interrompent leurs travaux, tombent dans la tristesse et se laissent consumer par la faim. Mais, dès qu'on leur donne une nouvelle reine, la joie éclate de toutes parts, et les occupations ordinaires de la ruche reprennent une activité incroyable.

QUESTIONNAIRE.

I. Qu'est-ce que *l'* dans *l'abeille*, *le* dans *le miel*, *la* dans *la cire*, *la chaleur* ; *au* dans *au froid* ?

Corrigé. — *L'* dans *l'abeille* est un article élidé féminin singulier ; — *le* dans *le miel* est un article simple masculin singulier ; *la* dans *la cire*, *la chaleur*, est un article féminin singulier ; — *au* dans *au froid* est un article contracté masculin singulier.

II. Pourquoi y a-t-il *la* devant le mot *rie*, *le* devant le mot *suc* ?
Corrigé. — Il y a *la* devant le mot *rie*, parce que *rie* est du féminin singulier et commence par une consonne.

III. Donnez les noms et les articles contenus dans cette dictée, leurs espèces et leurs accidents, depuis *mais le frelon* jusqu'à *s'introduire*.

Corrigé. — *Le, frelon*, article et nom commun masculins singuliers ; — *du, produit*, article contracté et nom commun masculins singuliers ; — *temps*, nom commun masculin singulier, etc.

IV. Donnez le nombre de tous les noms communs et joignez-y les articles simples et contractés.

Corrigé. — *L'abeille* : au pluriel, *les abeilles, des abeilles, aux abeilles* ; — *le miel* : au pluriel, *les miels, des miels, aux miels*, etc.

V. Donnez des noms où le son final *al* se rende par *al* ou par *ale* ; donnez-en d'autres où le son final *é* soit rendu par *é* ou par *er* ; donnez-en quelques-uns où le son *é* soit rendu par *ée*.

Corrigé. — Son *al* ou *al* : *châte, hâte, mâle, capitale, percale, cavale, timbale ; animal, carnaval, régat, bal, journal, local.* — Son *é* ou *er* : *abrégé, clergé, congé, duché, évêché, pêché, marché, préjugé, clocher, nocher, pêcher, oranger, danger, berger, horloger.* — Son *ée* : *fée, épée, rosée, gelée, cheminée.*

STATISTIQUES POUR FORMER AU CALCUL ET POUR EXERCER LA MEMOIRE DES CHIFFRES.

Le chiffre total des émigrés arrivés à New-York, en 1856, est de 141,672. — Là-dessus il y a 43,996 Irlandais et 55,846 Allemands.

QUESTIONS. — Quelle est la proportion des Allemands au total ? — Quelle est celle des Irlandais ?

En 1855, il était arrivé, au port de Montréal, 197 vaisseaux d'outre-mer, donnant un tonnage total de 48,533 tonneaux. En 1856, il est arrivé au même port 222 vaisseaux avec un tonnage de 68,609.

QUESTIONS. — Combien de vaisseaux et combien de tonneaux de plus en 1856 ? — Dans quelle proportion le nombre de vaisseaux s'est-il accru ? — Dans quelle proportion le chiffre du tonnage ? — De combien était, chaque année, le tonnage de chaque vaisseau en moyenne ?

Les exportations du port de Montréal, en 1855, s'élevaient à £333,609 ; en 1856, elles se sont élevées à £754,451.

QUESTION. — En supposant qu'elles suivront la même progression, à combien s'éleveront-elles en 1857 ?

AVIS OFFICIELS.



NOMINATIONS.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu approuver les nominations suivantes :

EXAMINATEUR.

Bureau de Kamouraska. — M. Zéphirin Perrault, en remplacement de M. Pilote, qui a résigné.

COMMISSAIRES D'ECOLE.

Comté de Chicoutimi. — Bagot : MM. L. Otisse, John Kane, Joseph Gagnon et Grégoire Savard.

Comté de Stanstead. — Barnston : MM. Amos K. Fox et Louis Kausen.

Comté de Mégantic. — Halifax : MM. Richard Charles Porter et Robert Bennett.

Comté de Montcalm.—Chertsey : MM. Daniel Treusdell, Thomas Holtley, Olivier Goulet, Damase Biopelle et Joseph Christin dit St. Amour.
Comté de Gaspé.—Fox and Griffin Cove : M. F. A. Oliva.
Comté de Montmagny.—Grosse Ile : MM. Charles Langlois, Eusèbe Langlois, Antonin Lavoie, François X. Turcotte et Olivier Gagnier ; et M. E. Bonneau, secrétaire-trésorier.
Comté de Chicoutimi.—St. Alphonse de Bagotville : MM. L. Otisse, Charles Roi et Adolphe Tremblay.
Comté de Gaspé.—Isles de la Madeleine : MM. Boudreau, Isidore Pigeau, Charles M. Bourque, Edouard Paquet et Antoine Chevrier.
Montréal.—Cité — Protestans : MM. William Saodgrass, A. Kempf et William Lunn.

BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANS DU DISTRICT DE MONTREAL.

MM. William Nichols, Alfred McHatchie et William McGuire, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles-modèles ou écoles primaires supérieures.

Mlle. Elizabeth Kerr et M. Olivier Warren, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

AVIS DIVERS.

INAUGURATION DE L'ÉCOLE NORMALE LAVAL.—L'inauguration de l'école normale Laval aura lieu à Québec, MARDI, le DOUZE Mai prochain, à 12 heures de l'après-midi, dans la grande salle de l'école. MM. les inspecteurs d'école, les membres des bureaux des examinateurs et les instituteurs sont particulièrement invités à y assister.

CONFÉRENCE DES INSTITUTEURS DE LA CIRCONSCRIPTION DE L'ÉCOLE NORMALE LAVAL.—Il se tiendra dans la grande salle de l'école normale Laval, à Québec, MARDI, le TREIZE Mai prochain, à onze heures du matin, une conférence des instituteurs de la circonscription de cette école. Le soir, à SEPT heures, il leur sera offert une collation au même lieu.

SECONDE CONFÉRENCE DE L'ASSOCIATION DES INSTITUTEURS DE LA CIRCONSCRIPTION DE L'ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER.—La seconde conférence de cette association aura lieu, dans la salle des cours publics de l'école normale Jacques-Cartier, lundi, le premier jour de juin prochain, à dix heures du matin. Il y sera proposé un projet de règlements généraux, et des lectures seront faites par MM. les professeurs de l'école normale et par plusieurs instituteurs.

AUX INSTITUTRICES.

Le bureau des examinateurs du district de Kamouraska tiendra une séance spéciale, pour l'examen des institutrices seulement, jeudi, le 28 Mai prochain, à dix heures du matin, au palais de justice, en la paroisse St. Louis.

P. DEMAIS, Secrétaire.

Une séance spéciale du bureau des examinateurs protestans du district de Montréal, pour l'examen des institutrices seulement, aura lieu, mardi, le 23 Mai prochain.

A. N. BENSIE, Secrétaire.

Le bureau des examinateurs catholiques de Montréal tiendra une séance spéciale pour l'examen des institutrices seulement, le 19 Mai prochain, à 9 heures A. M., dans la maison des Freres des écoles chrétiennes, rue Vitré.

F. X. VALADE, Secrétaire.

INSTITUTEUR DISPONIBLE.

M. Charles Leroux, canadien de naissance, âgé de 32 ans, marié, muni de diplôme pour école-modèle, entreprendra d'enseigner l'anglais et le chant. Adresse : M. Charles Leroux, St. Jacques-Mineur.

DONS OFFERTS AU DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les dons suivans ont été reçus avec reconnaissance par le Surintendant de l'éducation.

De M. B. Dawson, libraire, Montréal : histoire de Thucydide, 2 vols in-12 ; l'insurrection en Chine, depuis son origine jusqu'à la prise de Nankin, 1 vol in-12 ; Etudes de la nature, par Bernardin de St. Pierre, 1 vol in-12 ; Tableaux de la Nature, par A. de Humboldt, 2 vol in-12 ; Discours sur les révolutions du globe, par Cuvier, 1 vol in-12 ; " Shall and Will," par Sir E. Head, 1 vol in-12.

De MM. Lelièvre et Angers : 2 vols de " Lower Canada Reports." Du Frère Directeur des écoles chrétiennes à Québec : " Brownson's Elocution," 1 vol.

De M. Joseph Lenoir : Magasin pittoresque de 1834. Des Régens de l'Université d'Albany : Documents relating to the Colonial History of the State of New-York.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA.) AVRIL, 1857.

AUX amis de l'Éducation.

Nous avons adressé les trois premières livraisons de notre journal aux membres de la législature, du clergé, des professions libérales et à d'autres citoyens distingués que nous considérons, par leur position et leurs lumières, comme les protecteurs-nés de l'éducation. Nous entretenions l'espoir qu'après avoir vu quels étaient nos efforts pour doter le Bas-Canada du premier journal de l'Instruction Publique qui se soit publié en Amérique, en langue française, ils encourageraient l'entreprise en s'y abonnant. Nous ne doutons pas, non plus, que telle ne soit l'intention d'un grand nombre d'entre eux ; mais nous devons leur rappeler respectueusement que l'abonnement est payable d'avance. Ceux donc qui ne nous auront pas transmis CINQ CHELINS, d'ici à la publication de notre prochaine livraison, ne devront pas s'attendre à la recevoir.

En réponse à quelques demandes qui nous ont été faites, nous devons dire qu'il nous est impossible d'expédier le journal gratuitement à qui que ce soit. Les dépenses considérables qu'entraîne la publication de nos deux journaux, avec une subvention qui suffit à peine dans le Haut-Canada à en publier un seul, nous empêche d'en agir ainsi ; et si, d'ailleurs, pareille faveur pouvait être faite, les instituteurs y auraient droit de préférence à tous autres.

Nous n'envoyons le journal gratuitement qu'à chaque bureau de commissaires d'école, aux officiers qui remplissent des fonctions sous la loi d'éducation, aux maisons d'éducation et aux institutions littéraires. Pour ce qui est de ces dernières, leur nombre augmente tellement qu'il nous sera impossible d'étendre la même libéralité à celles qui se formeront à l'avenir. D'ailleurs, quoique nous n'objections pas à donner nos deux journaux gratuitement à toutes celles qui sont actuellement en existence, nous ne pouvons qu'approuver et remercier celles qui, se trouvant en moyen de le faire, ont cru devoir nous transmettre le montant de l'abonnement.

Les amis de l'éducation qui, en s'abonnant, désirent recevoir les livraisons déjà publiées, feront bien de ne pas perdre de temps, les premières livraisons étant déjà presque épuisées.

Architecture des Écoles.

PREMIER ARTICLE.

Nous avons dit, dans un article précédent, que rien n'était plus dispendieux que le maître d'école à bon marché. Il n'en est pas de même, du moins, au même degré, de la maison d'école.

S'il est impossible de se procurer un instituteur capable à bas prix, et si même l'instituteur compétent, qui se donne pour un vil prix, vient à perdre, par le résultat même d'un tel contrat, une partie de son efficacité, comme nous l'avons fait voir, il y a, dans l'architecture des écoles, certaines conditions de confort qui n'excluent point l'économie et qui, au contraire, y conduisent.

Le savoir-faire est tout, dans cette matière, comme dans beaucoup d'autres, et nous connaissons telle localité où l'on a construit à bien peu de frais de bonnes maisons d'école, tandis que, dans certaines autres, avec de grandes dépenses, on n'a obtenu que de moindres résultats.

La proportion à garder y est pour beaucoup; la distribution intérieure de l'édifice est encore plus importante. L'art moderne a d'ailleurs inventé des combinaisons qui, par leur simplicité et leur commodité, coupent court à une foule d'inconvénients et offrent à l'hygiène, à l'étude et même à la morale de précieuses garanties. Il en est de même du mobilier des écoles auquel on n'a accordé quelquefois même, dans les premières maisons d'éducation, qu'une attention bien secondaire.

Nous ne connaissons point de sujet lié avec l'éducation qui, dans ce moment, soit plus digne d'une étude sérieuse. S'en dissimuler l'importance serait nier celle de l'architecture elle-même. L'édifice, condition essentielle de la civilisation, est, en toutes choses et dans tous les genres, une des manifestations de la pensée humaine sur laquelle il réagit puissamment.

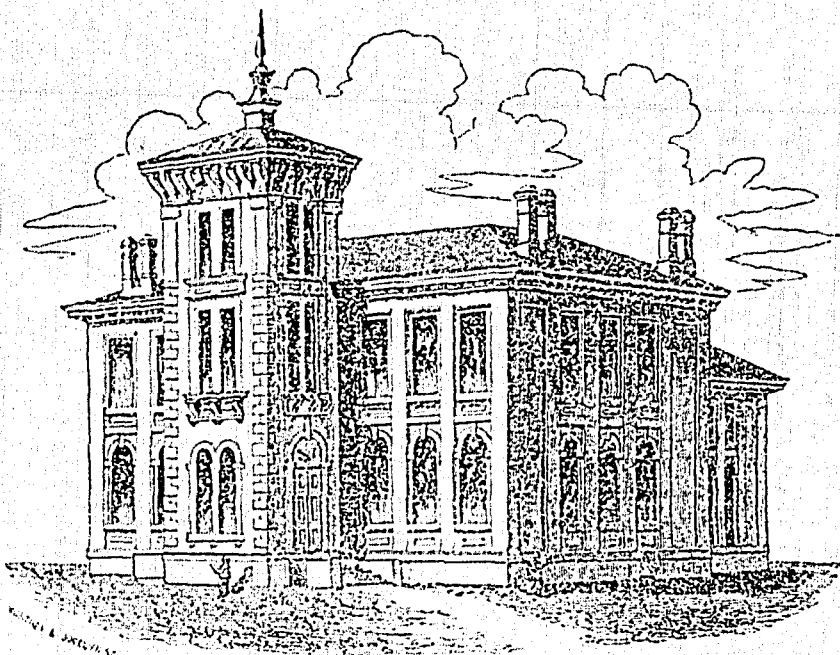
Les ministres de tous les cultes ont compris la puissance de l'architecture; et de même que la religion doit tenir le premier rang dans les choses sociales, de même aussi l'édifice religieux a-t-il été chez tous les peuples et à toutes les époques le plus beau, le plus imposant et le mieux caractérisé de tous les édifices.

Si la science et les lettres humaines doivent venir de suite après la religion, l'éducation, qui, sous la protection de la religion elle-même, doit nous initier à toutes les connaissances, doit prendre sa place en toutes choses au premier rang, après l'élément religieux qu'elle touche de si près, ou plutôt avec lequel elle est si intimement mêlée. Aussi, voyez dans nos villes, partout, comme dans celles de l'Europe, ces magnifiques édifices, ces vastes collèges qui ne le cèdent en importance qu'à nos cathédrales!

Malheureusement, si humble que puisse être l'église du village, la maison d'école le plus souvent non-seulement ne tient pas auprès d'elle le second rang; mais elle aurait honte, il semble, de se montrer à côté de la demeure de quelques-uns des notables de l'endroit.

Pense-t-on que cela soit sans influence sur l'esprit du peuple et surtout sur celui des enfants, si prompts à établir des comparaisons, à juger de l'importance des choses par l'extérieur et surtout par l'importance que nous parais-

sons y attacher nous-mêmes! D'ailleurs, sans raisonnement, sans que l'esprit, pour bien dire, s'en mêle, l'influence du milieu où l'on se trouve, l'action des choses extérieures sur la pensée humaine, se produisent à chaque instant par de graves résultats. S'il est vrai que de grands génies ont pu percer à travers tous les obstacles, si de grands hommes ont pu commencer leurs études dans des chambres presque privées d'air et de lumière, avec des livres sales et déchirés, sur des bancs et des tables éclopées, sous la férule d'un maître acariâtre et peu savant, en présence du terrible *bonnet d'âne* et de tout l'attirail des instruments ridicules de honte et de terreur dont on s'est si longtemps servi, et en l'absence des planches de démonstration, des cartes, des globes, des compteurs, et de tout le matériel des écoles modernes; cela ne prouve qu'une chose, c'est que le génie triomphe de tout. Jacques-Cartier a traversé la mer et remonté le St. Laurent pour la première fois, avec trois petits vaisseaux dont nos caboteurs ne voudraient peut-être pas pour leurs plus petits voyages: cela n'empêche pas que, s'il vivait aujourd'hui, il ne serait pas fâché de se promener sur nos magnifiques steamers. On compte, du reste, les hommes de génie qui ont vaincu les difficultés qui s'opposaient à leur instruction, on ne compte pas les esprits même d'élite qui ont été écrasés, dégoûtés, perdus par ces mêmes difficultés, sans rien dire de la foule des hommes ordinaires dont les efforts paralysés de cette manière eussent autrement donné par leur con-



ours, comme cela se voit aujourd'hui dans les pays où l'éducation populaire a fait de grands progrès, une si forte impulsion à la société.

La maison d'école où doit s'élaborer le sort des masses, où doit se former ce peuple que nos institutions politiques n'ont voulu faire si puissant qu'à la condition qu'il fût instruit, (car en dépit de toutes les chartes et de toutes les constitutions, le *pouvoir*, suivant le proverbe anglais, sera toujours *le savoir*.) la maison d'école mérite, comme édifiée, une attention qu'elle n'a pas toujours obtenue.

Il est, d'ailleurs, comme on peut le voir partout aux *Etats-Unis* et déjà dans beaucoup de nos paroisses, il est, d'ailleurs, facile de donner, à peu de frais, à une maison d'école une apparence qui la distingue des autres maisons. Le moindre ornement extérieur frappera au milieu de la simplicité générale, et souvent des proportions gracieuses ou du moins correctes suffiront peut-être à la faire remar-

quer. Un petit parterre, quelques arbres, le modeste jardin de l'instituteur, une pelouse, où les enfans puissent jouer sans danger, tout cela coûterait peu dans nos campagnes où le terrain a généralement peu de valeur, à part celle qu'on lui donne en le cultivant ; cela coûterait peu et rapporterait beaucoup.

Mais la partie la plus importante de l'architecture scolaire consiste, sans contredit, dans la distribution intérieure, dans l'ameublement et dans la disposition des fenêtres et des portes. Deux excellens livres, sur cette matière, ont été publiés assez récemment aux Etats-Unis, aux frais des gouvernemens de deux Etats. L'un est l'*Architecture des écoles de la Pensylvanie*, l'autre est le *Traité d'Architecture d'Henry Barnard*, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'éducation, et rédacteur de la principale revue d'éducation qui se publie chez nos voisins, et même, si nous ne nous trompons point, de la seule revue trimestrielle dévouée exclusivement à cette spécialité.

Nous nous faisons un devoir de suivre ce bon exemple, en commençant aujourd'hui une série d'articles spécialement écrits pour le Bas-Canada, dont le climat et les mœurs sont si différens de ceux des Etats-Unis, en les accompagnant de dessins et de plans également calqués sur nos besoins.

Nous présenterons plusieurs types d'écoles primaires élémentaires, d'écoles primaires supérieures ou écoles-modèles et d'académies, avec toutes les divisions intérieures. L'école élémentaire la plus simple commencera la série et nous nous élèverons par degrés.

En attendant, comme échantillon de ce que l'on peut faire, en fait d'architecture scolaire, nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs un type de maison d'école de ville qui se trouve deux fois reproduit à Toronto.

Nous devons l'usage de cette gravure à M. George Brown, propriétaire du *Globe*, à qui nous offrons nos remerciemens. Cette maison d'école, élégante et vaste, coûte, avec tout l'ameublement, \$12,000 ; elle peut contenir 500 enfans, et nous devons dire qu'on pourrait élever et meubler un pareil édifice à bien meilleur marché, à Québec ou à Montréal, où le prix des matériaux et de la main-d'œuvre est généralement moindre. Les deux maisons d'école, bâties d'après ce plan, sont en brique blanche et produisent un très-bel effet.

Il y en a quatre autres bâties sur d'autres plans à-peu-près semblables. Il n'est personne qui n'ait vu trois mille louis dépensés avec un moindre résultat, et nous pourrions nous-même en citer des exemples.

Revue Bibliographique.

L'instruction des Sourds-Muets, mise à la portée des instituteurs primaires et des parents, par l'abbé C. Carton, Bruxelles et Paris, 1856, 1 vol. in-18°.

La science mimique, c'est-à-dire, l'art de représenter la pensée au moyen de signes, remonte à l'antiquité ; mais l'antiquité la faisait servir aux récréations de la scène, et l'on sait qu'à Rome elle faisait les délices du peuple et des empereurs. Roscius, le célèbre pantomime, la portait à un tel degré de perfection, qu'il reproduisait, à l'aide du geste et des attitudes, les magnifiques discours de Cicéron. Or, cet art tournait-il à l'avantage de l'humanité ? L'histoire ne le dit pas. Le paganisme, religion des sens, ne connaissait qu'à peine les sublimes dévouemens ; égoïste de sa nature, il ne se souciait que de lui-même : il n'avait pas le tems de s'occuper d'autrui. L'infirmité, partout où elle se rencontrait était stigmatisée ; d'ail-

leurs, la loi frappait souvent de mort quiconque, s'étant avisé de naître, ne justifiait pas son droit à l'existence par une bonne et saine conformation.

Le sourd-muet, privé de l'usage de deux organes importans, était donc regardé comme imparfait, et, par conséquent, soumis à cette barbare volonté du législateur ; mais, comme la surdi-mutité n'est pas toujours un défaut immédiat de naissance et qu'elle ne se déclare que quand l'enfant qui en est atteint est parvenu à un certain âge, le tems, qui réveillait l'amour dans le cœur des parens, lui donnait chance de vie ; il n'en était cependant pas moins constamment en butte au mépris et à l'ignominie.

Cette absurde coutume de molester les sourds-muets, accréditée par la superstition, qui allait même jusqu'à leur refuser l'intelligence, s'est perpétuée de siècle en siècle. Le christianisme ne put la faire entièrement disparaître ; et il y a à peine trois-cents ans, que des hommes courageux, frondant d'injustes préventions, sont venus à leur aide et les ont rendus à la société dont ils étaient bannis.

L'Espagne a la gloire d'avoir la première contribué à leur émancipation. L'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne suivirent son noble exemple. La France vient ensuite ; mais elle complète l'œuvre de leur réhabilitation.

Deux femmes, privées de la parole et de l'ouïe, excitent la commisération d'un pauvre prêtre ; et la charité, mobile des âmes généreuses, donne à l'abbé de l'Epée la pensée d'une institution qu'il fonda plus tard et qui fut le premier établissement consacré à l'éducation des sourds-muets. C'est par l'emploi de signes méthodiques et au moyen de l'alphabet manuel, seules ressources à sa disposition, qu'il contribua plus qu'aucun de ses devanciers à leur régénération intellectuelle et morale.

Grâce à l'idée chrétienne qui lui servait de base, l'œuvre de ce bienfaiteur de l'humanité a trouvé de nombreux continuateurs : les nobles dévouemens sont contagieux. Il n'est pas un pays de l'Europe où ne s'élèvent aujourd'hui des écoles de sourds-muets, et c'est avec bonheur que nous constatons l'existence en Canada de deux institutions philanthropiques où nos frères atteints de cette infirmité peuvent maintenant, comme tout le monde, savourer le pain de l'intelligence.

L'enseignement des sourds-muets est un thème largement exploité. Les traités et les dissertations en tout genre sur ce sujet sont nombreux. Mais ces ouvrages, sauf de rares exceptions, diffus, comme le livre de l'abbé Sicard, sur l'instruction d'un sourd-muet, ou souvent trop philosophiques pour être à la portée de toutes les intelligences, étaient loin de combler le vide qui se faisait sentir sous ce rapport.

On savait qu'une méthode claire et précise pouvait donner les résultats les plus heureux ; mais on en parlait sans jamais la mettre en pratique.

Ce besoin d'un livre élémentaire à l'usage du public était profondément senti. "Mieux que personne," dit M. l'abbé Carton, dans la préface de l'opuscule, dont le titre figure en tête de cet article, LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'ÉDUCATION ET D'ASSISTANCE POUR LES SOURDS-MUETS, établie sous la haute protection du gouvernement français, s'est fait un devoir de chercher à remplir cette lacune."

Elle mit donc au concours la question suivante : "*Indiquer les meilleurs moyens théoriques et pratiques de mettre les instituteurs primaires et toutes les personnes instruites en état de commencer l'éducation d'un sourd-muet.*"

De tous les concurrents, M. l'abbé Carton fut celui qui envisagea le mieux la question posée.

Comme ouvrage élémentaire, son livre est sans réplique ; il l'est même à tel point que ses juges, en lui décernant le prix, ont regretté que l'auteur n'eût pas donné plus de développement à certaines parties didactiques de son œuvre. Il en est de même de sa méthode d'instruction, qui est d'une simplicité et d'une précision sans égales.

Ce n'est pas avec un livre traitant froidement une matière de cette importance que M. Carton a voulu se présenter au public. Son travail indique le maître : il s'y est livré avec âme et en chrétien. Son style, d'une naïveté touchante, quand il retrace la première période de la vie du sourd-muet, s'élève à de nobles proportions, quand il nous dit les soins dont la mère entoure son enfant frappé de l'incurable infirmité.

A l'instar de l'abbé de l'Epée, et comme tous ceux qui se consacrent à ce genre d'instruction, il y prélude lui-même par des signes et des attitudes, et par l'alphabet manuel. "Chaque signe, dit-il, à sa raison d'être." Puis, lorsqu'il y a co-relation parfaite avec le maître et l'élève, voici comme il procède à sa première leçon que nous croyons utile de reproduire à-peu-près en entier :

"Elle consiste à tracer la lettre-o. Donnez cette leçon vous-même ; pour toute nouvelle leçon, il faut que dans l'idée de l'enfant toute son instruction vienne de vous.

Ayez à la disposition du sourd-muet une ardoise ou un tableau noir, sur

lesquels vous tracerez entre des lignes parallèles, la lettre o, que vous ferez à l'imitation de son mieux; qu'il manie d'abord la touche ou la craie comme il l'entend; seulement, tâchez d'obtenir qu'il imite cette lettre; mais sachez-le d'avance, il la tracera en sens contraire de la manière que nous l'écrivons; il faut le lui faire remarquer, obtenir qu'il nous imite et surtout qu'il ne sorte pas des lignes. Dès qu'il sera parvenu à tracer à peu près cette lettre, montrez-lui à la faire d'après l'alphabet manuel; puis, faites-lui écrire sur son ardoise la lettre que vous formez d'après cet alphabet, et écrivez vous-même la lettre et engagez-le à vous la désigner au moyen de la position des doigts.

Obtenez ensuite qu'il tienne la touche comme nous tenons la plume. Vous rencontrerez ici les mêmes difficultés qu'opposent à votre instruction tous ceux qui apprennent à écrire; seulement le sourd-muet les surmontera plus vite qu'un autre enfant. Huit jours vous suffiront pour lui faire tracer toutes les lettres, et ne le dégoûtez pas de l'écriture, en exigeant qu'il écrive bien; contentez-vous d'une forme de lettre qui approche de la bonne; qu'elle soit distincte; c'est tout ce qu'il faut; car nous ne pouvons arrêter longtemps notre élève à un travail purement mécanique et qui ne dit rien à son intelligence; nous n'avons pas de temps à perdre pour arriver au moment de pouvoir lui dire: cette réunion de quelques lettres désigne pour nous tel objet, tel personne.

Ensuite, vous ajouterez à l'o un e puis un i et enfin un l—o, e, i, l.... Nous voilà en possession d'un mot: *oile*. Essayez de lui faire comprendre que cette réunion de quatre lettres représente pour nous l'organe de la vue. Montrez-lui d'abord le mot écrit, puis votre œil, et *vice-versa*, et demandez-lui ce que ce mot désigne.

Toutes les pages de cette grammaire en action sont ainsi conçues. Nous aurions désiré l'analyser; mais l'espace nous manque pour le faire. D'ailleurs, le meilleur éloge que l'on puisse accorder à M. Carton, est de citer une de ses admirables leçons. Celle que nous avons mise sous les yeux du lecteur peut lui donner une juste idée des autres. Comme ses juges, nous avons trouvé, dans ce petit chef-d'œuvre, des préceptes d'une exactitude incontestable, des réflexions philosophiques pleines d'a-propos et qui y répandent un intérêt auquel ajoute encore l'élégance du style.

LES ANGES DE LA FAMILLE par Madame Desbordes-Valmore, ouvrage couronné par l'Académie française, Paris 1851.

JEUNES TÊTES ET JEUNES CŒURS, contes pour les enfants, par la même, Paris 1855.

L'auteur de *l'Orciller d'une petite fille* et de tant d'autres délicieuses poésies a voulu lutter en prose avec Berquin, Bouilly et Madame Guizot, et, disons-le, elle égale, si toutefois elle ne surpasse pas, ces grands modèles.

Les *anges de la famille* ont en effet quelque chose de si doux, de si suave, qu'on dirait ces pages tombées de sous l'aile de quelque chérubin, ou descendues du ciel avec cette rosée que fait pleuvoir la grâce. Chaque historiette dont se compose ce recueil est une leçon de morale revêtue de tous les charmes du style, et d'un style irréprochable, puisqu'ainsi l'ont jugés les quarante immortels. Il faut aux enfants des histoires et des contes; ceux-là ne feraient pas moins de bien aux mères, et même aux pères de famille, qui les liraient, d'aventure, qu'à nos petits amis à qui nous les recommandons de toutes nos forces. Du reste, pour leur en donner le goût, nous en reproduisons une couple, l'un de ces jours.

Jeunes têtes et jeunes cœurs est un livre écrit en effet pour de bien jeunes enfants; et l'on s'étonne que, dans des cadres aussi simples, on ait pu placer d'aussi charmants tableaux. Voici la préface: "Dieu, lorsqu'il eut fait les hommes, chercha un adoucissement à leurs peines; il mit au monde l'annonciateur maternel. Depuis ce temps, les enfants sont heureux; ils ont des mères pour veiller sur eux et pour les embrasser. Etant petits, elles les soignent avec sollicitude, leur font des lits propres et doux, leur apprennent à lire, à prier et à aimer. Elles les aiment tant ces mères! Une d'elles, qui a bercé les siens en cherchant à les instruire par des leçons tendres et faciles, a rassemblé ces leçons pour tous les petits enfants auxquels les siens envoient des vœux, des baisers, et leur livre qu'ils savent par cœur. Au revoir dans la vie, chers écoliers; courage!"

Voici maintenant un des petits contes qui viennent à la suite de ce touchant prologue.

L'AMOUR. Il avait plu tout le jour, c'était l'été, c'était dimanche. Le balcon était mouillé, la rue humide, et la promenade interdite aux enfants.

Tout-à-coup, Hyacinthe, la sœur de Prosper, qui regardait à travers les carreaux d'une large fenêtre, vit se découper, au fond d'un nuage blanc, le premier cercle d'or d'une lune nouvelle.

—Oh! vois, maman, que la lune est fine! dit-elle. On dirait un éclair immobile!

—On pourrait sortir à présent, répartit son frère, car la rue est balayée comme le ciel.

—Il est trop tard, dit leur mère.

—Quoi! maman, pas même jusqu'au pâtisier?

—En effet, répondit-elle en souriant, il est là en face, comme pour vous tendre les bras. Tiens, Prosper, va lui offrir cette jolie pièce blanche, nous verrons ce qu'elle te vaudra.

—Une brioche! maman, grosse comme ma tête; tu vas voir!

Il franchit en trois bonds l'escalier, et sa sœur le suivit, joyeuse et timide, jus-qu'à la porte où elle attendit comme on attend son frère... et une brioche.

Prosper revint, mais les mains vides. Tandis qu'Hyacinthe et lui chuchotaient au pied de l'escalier, n'osant plus remonter sans leur souper friand, la mère se penchait sur la rampe, prête à presser son fils dans ses bras; car voici ce qu'elle avait vu de la grande fenêtre du balcon:

Un pauvre barrait la porte du pâtis-sier. Il était vieux, il était nègre, et il était aveugle... Pitié! toutes les brioches disparaurent de la terre aux yeux de l'enfant charitable. Il s'arrêta devant lui, en tournant le dos au pâtis-sier; et, voyant que le nègre n'avait plus d'yeux pour comprendre le siens, il lui glissa doucement sa petite pièce dans la main et lui dit:

—Prends garde, monsieur le pauvre! cette pièce vaut une brioche de quinze sous!

Le nègre tressaillit de joie.

La mère de Prosper sentit ses yeux se mouiller. Mais, à la réflexion, elle ne parut pas se douter de l'embarras des enfants et ne parla plus de la brioche. Il se couchèrent bien soulagés tous deux, s'étant contentés pour leur souper, dans l'ombre, d'un morceau de pain, toujours de bon goût quand il est assaisonné par une bonne action.

Le lendemain, un beau soleil revint consoler le balcon et toute la ville, comme pour une fête.

Le déjeuner s'apprêta, on entoura la table; tout devait être bon, on avait faim. Mais, ô redoublement de surprise et d'appétit! deux énormes brioches apparaissent comme si elles perçaient le ciel, et qu'elles fussent arrivées toutes chaudes sous une aile d'ange. C'était un très beau spectacle!

—D'où viennent-elles? d'où viennent-elles maman?

—C'est le bon nègre qui te les envoie, mon fils, dit la mère en souriant. Tu ne sais pas comme le pauvre est riche dans ces prières; car c'est Dieu qui se charge de payer pour lui. *Ce qui vaut de l'or, est de l'or.*

Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes.

Paris, Mars et Avril, 1857.

L'HOSPITAL.—Poésies complètes du Chancelier Michel de l'Hospital; première traduction annotée, précédée d'un essai sur l'auteur par M. de Naleche, avocat, in-18, Hachette et Cie, libraires.

MALTE-BRUX.—Géographie universelle, revue et rectifiée par E. Cortambert, secrétaire de la société de géographie, grand in-8; 1re livraison de 244 pages, 7 vignettes et une carte. L'ouvrage se composera de 8 vols, avec 80 gravures et 8 cartes.

GERARD.—Œuvres complètes de l'abbé Gérard, réunies pour la première fois en collection et classées par l'abbé Migne, tome 2e, grand in-8, à deux colonnes, 596 pages. L'ouvrage aura 4 volumes; prix: 28 francs. C'est encore là un service important à ajouter à tous ceux que la librairie du Petit-Montrouge a rendus à la religion et à la morale.

HUGOSIN.—Ontologie ou études des lois de la pensée par l'abbé Hugosin, directeur de la division ecclésiastique à l'école des Carmes, 2 vols; prix: 11 francs.

MESNARD.—Histoire de l'Académie française, depuis sa fondation jusqu'à 1830, par Paul Mesnard, in-18; 324 pages; 3 fr. 50 c.

GARNIER.—Du principe de la population, in-18; p. 3 fr. 50 c.

FOULET-DELSALLE.—Dictionnaire général et raisonné des éléments créateurs de la langue française, 1re livraison, prix de l'ouvrage complet: 15 f.

SAINTE-BEUVE.—Études sur Virgile et sur Quintus de Smyrne.

DELAJAIN.—Annuaire de l'instruction publique pour 1857, rédigé et publié par Jules Delajain, imprimeur de l'Université, in-18; 432 pages; prix: 3 francs.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.—Catalogue de l'histoire de France, tome 4, in-40, à deux volumes, 711 pages; contient les publications de 1848 à 1856, en tout, 16613 mentions.

DEBLOUX ET DOUVY.—Histoire de la Sainte Chapelle. L'ouvrage contiendra 21 planches et 100 pages de texte in-folio; 12 livraisons, 5 francs chaque. On sait que la Sainte Chapelle, cet admirable monument du moyen âge, a été restaurée tout dernièrement.

AUDOUIN.—Scènes de la nature dans les États-Unis et le Nord de l'Amérique, traduction d'Eugène Bazin, 1er vol, in-8; 464 pages; 7 f. 50 c.

SAINTE-SIMON.—Mémoires—6e volume, édition préparée par M. Chérel, avec préface de Sainte-Beuve; aura 12 volumes en tout. Hachette.

VILLEMARIN.—Choix d'études sur la littérature contemporaine, in-8; 7 francs.

JEHAN.—Dictionnaire historique des sciences physiques et naturelles, grand in-8, à 2 volumes; librairie Migne; 7 francs.

RISLER.—Guide pour l'analyse chimique; 188 p. 3 f. 50 c.

Boston, Mars et Avril, 1857.

THE NEW ENGLAND GAZETIER.—By John Heyward—Otis Clapp, éditeur. Ce dictionnaire géographique des États de la Nouvelle-Angleterre, contient 700 pages. *Hunt's Merchants' Magazine* en fait les plus grands éloges. Les changemens sont si rapides chez nos voisins que l'on ne saurait renouveler trop souvent ses provisions en fait de géographie et de statistique pour tout ce qui les concerne. L'ouvrage que nous indiquons est ce qu'il y a dans ce moment de plus récent et de plus complet pour cette partie de l'Union.

BRIGHT PICTURES FROM CHILD'S LIFE.—Traduit de l'Allemand—1 vol, in-12; Philipps, Samson et Cie, libraires; ouvrage très populaire en Allemagne où l'on excelle dans la composition de ces sortes de recueils.

RAILROAD ACCIDENTS.—Trois ingénieurs, deux américains et un français, ont contribué à la rédaction de ce petit manuel, qui est d'une actualité bien vive par le temps et les convois qui courent. Il contient une foule de conseils utiles aux voyageurs et aux administrations des chemins de fer.

New-York, Avril 1857.

FUNDAMENTAL PHILOSOPHY.—By Revd. James Balme—Translated from the Spanish, by Henry F. Brownson, 2 vols, D. & J. Saddler.

Voici encore une excellente édition de cette librairie qui aspire à jouer en Amérique, pour les populations catholiques, le rôle que remplissent A. Mame et Cie de Tours, en Europe.

AN ENCYCLOPEDIA OF INSTRUCTION.—By A. B. Johnson—Derby and Jackson. C'est un livre d'apologues et d'anecdotes assez semblable à celui de Freeman Hunt, dont nous avons rendu compte dans une livraison précédente. M. Johnson a été un collaborateur de M. Hunt.

PRINCIPLES OF CHEMISTRY.—By John A. Porter, professeur d'agriculture et de chimie organique à Yale College; Barnes et Cie., libraires.

Toronto, Avril 1857.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHEQUE DU PARLEMENT.—Bibliothèque générale, imprimé par ordre de la législature—1,074 pages, grand in-8, solidement relié.—John Lovell, imprimeur.

Voici un ouvrage important et qui fait honneur à notre législature. C'est un travail bibliographique aussi complet qu'on peut le désirer. Ce premier volume sera suivi d'un second, qui contiendra le catalogue de la bibliothèque Américaine et Canadienne, et qui sera presque aussi considérable. Nous reviendrons sur cette importante publication et nous donnerons en même temps un aperçu des deux bibliothèques parlementaires qui ont été détruites par le feu à Montréal et à Québec.

Espérons que, dès qu'on aura fixé le siège du gouvernement quelque part, on s'empressera de bâtir un édifice entièrement incombustible, comme l'état de New-York vient de le faire pour sa bibliothèque et ses archives. Ce catalogue, qui ne porte pas de nom d'auteur, est dû, pour la partie anglaise, au Dr. Adamson et à M. Todd, et, pour la partie française, à M. Gérin Lajoie, bibliothécaire.—M. Lajoie est déjà connu par sa tragédie du *Jeune Latour*, par son *Catéchisme politique* et par ses écrits dans la *Minerve*, qu'il a rédigée avec talent pendant plusieurs années.

THE CANADA EDUCATIONAL DIRECTORY AND CALENDAR for 1857-58—edited by Thomas Hodgins, B. A., Toronto.

M. Hodgins est le frère du député surintendant de l'instruction publique à Toronto,—il est lui-même secrétaire des statistiques dans le même département. Cette brochure contient des renseignements utiles sur tout ce qui concerne l'instruction publique tant dans le Bas-Canada que dans le Haut-Canada: elle a 124 pages, sans compter les annonces, et est ornée de deux gravures—prix: trente sous.

Montréal, Avril 1857.

SUPPLEMENT AUX TRAVAUX SUR L'HISTOIRE DU CANADA, par Bibaud et Richer—5e livraison

DICTIONNAIRE DES HOMMES ILLUSTRES DU CANADA ET DE L'AMERIQUE DU NORD, par Bibaud, jeune—1re livraison.

Ces deux ouvrages, que M. le professeur Bibaud publie par livraisons à trente sous, contiennent déjà une foule de renseignements utiles. Les noms de beaucoup d'hommes oubliés, mais qui, dans leur temps, ont joué un rôle important dans la colonie, y figurent tour-à-tour; et l'on se demande où l'auteur a pu prendre tout ce qu'il sait et que le reste du monde semblait ignorer. C'est donc un véritable service que M. Bibaud rend aux futurs historiens du pays. Pour ce qui est des contemporains, il indique brièvement leur carrière, sans se permettre aucune remarque; précaution louable et prudente. Nous avons remarqué deux omissions importantes, celles des noms de M. Baldwin et de M. Blake. Nous devons aussi déplorer le grand nombre de fautes typographiques que les imprimeurs paraissent avoir commises impunément.

THE SALMON FISHERIES OF THE ST. LAWRENCE AND ITS TRIBUTARIES, by Richard Nettle—144 pages in-12, élégamment cartonné, prix: cinq chelins.—John Lovell, éditeur.

Ce livre est l'ouvrage d'un ancien instituteur de Québec; il a, par là, droit à nos sympathies. C'est, du reste, un appel intelligent et plein de verve en faveur d'un des grands intérêts du Bas-Canada. L'auteur s'est tenu au courant des procédés les plus récents de la pisciculture en France, en même temps qu'il a recueilli, sur le sujet qu'il traite, une foule d'anecdotes amusantes qui font une diversion agréable aux détails topographiques et statistiques dont ce petit livre est rempli.

Petite Revue Mensuelle.

Nous avons deux mois à revoir cette fois. Nous ne les distinguerons point l'un de l'autre, quoique le premier se soit acquis une triste célébrité par l'affreux accident d'Hamilton. Cinquante-neuf créatures humaines ont été, dans un clin-d'œil, jetées dans un précipice ouvert sous les roues de la locomotive. Un coup de sifflet strident est le seul avertissement qu'ils aient reçu. L'impression produite à Toronto et à Hamilton par ce sinistre a été des plus grandes; le parlement, qui était en séance, s'est ajourné, et Hamilton, dont plusieurs familles se sont trouvées plongées subitement dans le deuil, s'est humilié dans un jour de pénitence publique. Plusieurs hommes distingués, parmi lesquels deux ministres du culte protestant, M. Heiss et M. Booker, se sont trouvés au nombre des victimes. Mais comme le monde est ainsi fait, que la fortune exerce sur lui un immense prestige, ce qui a produit la plus vive sensation, c'est la mort de M. Samuel Zimmerman, le grand banquier et constructeur de chemins de fer. Du reste, disons de suite que le génie étonnant déployé par cet homme, sa jeunesse, (il n'était âgé que de 42 ans) et le fait qu'il avait, depuis quelques mois seulement, épousé une jeune personne charmante, ajoutaient à l'émotion que son sort imprévu a dû causer. M. Zimmerman était venu en Canada en 1842, sans un seul denier, et ses succès sont une preuve de ce que peuvent l'audace, le travail et la persévérance. M. Killaly nous a raconté qu'un jour, en ouvrant les soumissions reçues par le département des travaux publics pour un contrat important, la plus basse se trouva signée du nom alors inconnu de Samuel Zimmerman. On fit entrer le soumissionnaire heureux qui faisait antichambre. En voyant un jeune homme mal vêtu, et dont l'extérieur n'inspirait guères de confiance, on lui demanda s'il avait quelques ressources pour entreprendre une affaire aussi importante. Il répondit qu'il n'avait pas un denier à lui; mais il tira de sa poche une lettre de M. Street, capitaliste très-puissant qui se portait sa caution. Depuis ce temps, le jeune Zimmerman s'est distingué d'abord dans l'entreprise dont il s'agissait, la construction de quatre écluses et d'un aqueduc du canal de Welland, puis, successivement, dans l'entreprise du chemin de fer *grand occidental*, du pont suspendu des chutes de Niagara et des chemins de fer de Cobourg et de Peterboro', de Port Hope et d'Erie, de Lindsay, de l'Erie et de l'Ontario. Il laisse une fortune qu'il estimait lui-même à trois millions de dollars, et dans laquelle se trouvent comprises la résidence princière qu'il habitait près des chutes de Niagara et le magnifique hôtel Clifton. Par une singulière coïncidence, le fils de son premier protecteur, M. Thomas Street, ancien membre du parlement, millionnaire aussi lui et résidant aux chutes, se trouvait dans le même convoi et ne s'est échappé du sinistre qu'avec de graves blessures.

Des épisodes lamentables de tout genre ont signalé ce malheur: et la presse du Canada et celle des États-Unis n'ont cessé, pendant tout un mois, d'en enregistrer les détails que la gravure a aussi reproduits, dans les journaux illustrés de New-York et de Boston. Nous ne nous rappelons que deux sinistres arrivés dans le Bas-Canada qui égalent celui-là, l'explosion du bateau à vapeur traversier de Longueuil, l'automne dernier, et l'incendie du théâtre Saint-Louis, à Québec, en 1846. Le nombre des victimes dans chacune de ces circonstances était à-peu-près le même.

Le parlement a été de suite saisi d'une mesure pour prévenir de pareils accidents, et une loi sage sur cette matière s'ajoutera à toutes les autres que va nous donner la présente session qui, du reste, maintenant tire à sa fin. La décision d'abandonner le système des parlements alternatifs à Toronto et à Québec pour une capitale permanente dont on a laissé le choix à l'arbitrage de notre souveraine, les projets de loi de M. Cartier sur la décentralisation judiciaire et la codification des lois, celui de M. Spence pour régler le service civil et former un bureau d'examen pour les candidats aux emplois dans les diverses administrations, la proposition d'une subvention additionnelle pour notre grand tronç de chemins de fer et la demande d'un octroi de terres pour celui de la rive Nord, entre Québec et Montréal, sont les sujets les plus importants qui aient agité la scène parlementaire.

En Angleterre, la dissolution du parlement a donné gain de cause à lord Palmerston sur l'opposition peu patriotique que l'on faisait à la guerre de la Chine; mais les négociations cependant devront marcher de pair avec les exploits guerriers, et notre ancien gouverneur général, lord Elgin, a été nommé plénipotentiaire à Pékin. C'est le chemin du gouvernement des Indes que l'on a toujours cru devoir être la récompense d'une longue administration de celui du Canada.

Cette guerre de la Chine, du reste, à laquelle l'humanité a sans doute le plus grand intérêt, n'est pas toutefois comme la dernière grande guerre d'Orient, une lutte de principes: elle a surtout sa source, comme toutes les querelles de l'Angleterre, dans les Indes, dans des démêlés commerciaux. Le commerce lui-même pousse quelquefois à la guerre, quoiqu'elle soit sa

plus grande ennemie ; mais l'homme est ainsi fait, que chez lui les passions les plus opposées le mènent souvent vers un même but.

L'or, cependant, paraît ne pas devoir manquer de sitôt à l'avidité humaine, et si l'auri sacra fides pouvait jamais être rassasiée, ce serait assurément à notre siècle qu'il serait donné de voir ce miracle. En Californie, les nouveaux procédés de la trituration du quartz, à l'aide de moulins, donnent des résultats inespérés, et l'expérience ayant amené de nombreux perfectionnements à leur industrie, les chercheurs d'or sont animés des plus grandes espérances. En Australie, d'après un rapport que le gouvernement vient de publier, on calcule que les parties aurifères occupent dans la colonie plus de 20,000 milles carrés, donnant pour trois-cents ans à venir 22 millions de livres sterling d'or à extraire par année. D'un autre côté, son a fait dernièrement en France une première opération commerciale sur l'or de la Guyane française, qui n'était arrivé jusques-là en Europe qu'à l'état d'échantillon. MM. Gemeau et Bessand, essayeurs du commerce à Paris, ont proclamé le rendement des pépites supérieur d'au moins cinq pour cent à celui de l'or californien. Nous n'avons pas entendu parler depuis longtemps de l'exploitation de nos mines de la rivière Chaudière ; mais nous persistons à croire que nos terres bien labourées et notre jeunesse bien instruite seront pour nous les mines les plus précieuses. Nous sommes prêts à admettre cependant qu'avec cela un peu d'or par-ci par-là, pourvu qu'il ne nous coûtât pas trop cher, ne serait pas un mal.

Le fer et le charbon continuent à jouer le grand rôle dont ils se sont emparés dans notre siècle, où ils le disputent en importance au roi des métaux. En Europe, les voies ferrées se multiplient de tous côtés. En France, on vient d'ouvrir une nouvelle ligne qui double le canal du Languedoc et, comme lui, relie l'Atlantique à la Méditerranée. Un contrat parti de Cette et un autre, de Bordeaux, se sont rencontrés à Toulouse où se sont faites les cérémonies de l'inauguration. Le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, a prononcé une allocution ; l'archevêque de Toulouse a béni les locomotives, dont l'une porte le nom du fameux Éliet, l'inventeur du canal, et le poète perennier Jas-min a déclamé des vers dans cette harmonieuse langue du midi, dont il fait revivre la gloire. Pendant plusieurs lieues, le railway longe le canal, la Garonne et la grande route de Paris à Toulouse. Ces quatre voies de communication se trouvent par moments resserrées entre le fleuve et les côtes de la rive droite sur une largeur d'environ trois-cents pieds. On devait aussi ouvrir, dans le cours d'avril, deux sections du chemin de fer de l'est. L'Algérie ne doit pas rester en arrière et le ministère des travaux publics est saisi d'une demande de concession d'un chemin de fer dans la province d'Oran. La chambre des députés de Turin vient de voter un projet de loi qui autorise la concession de plusieurs sections de railways dont les dépenses, dans ces pays de montagnes gigantesques, s'élèvent à des sommes énormes. On sait que la Russie établit, à l'imitation de la France, un réseau de chemins de fer et qu'il est question de plusieurs lignes qui, à travers les pays transalpiques, relieront la Turquie et les pays de l'est au centre du continent. L'Europe n'aura bientôt plus rien à envier à l'Amérique et, si l'exécution de tous ces projets égale celle des chemins de fer déjà ouverts en France et en Allemagne, nous aurons au contraire beaucoup à envier à l'Europe dans tout ce qui touche à la sécurité et au confort des voyageurs.

Dans la chronique locale, nous avons peu de faits intéressants à signaler. Notre journal a déjà été tellement rempli par tout ce qui concerne l'inauguration des écoles normales, que la petite revue ne serait pas justifiable d'en entretenir ses lecteurs. Au moment où l'hiver est enfin disparu, il n'est pas cependant hors de propos de constater la place importante qu'ont occupée les solennités littéraires et scientifiques, au milieu des fêtes de tout genre qui ont rendu Montréal et Québec plus gais encore qu'à l'ordinaire. Dans cette dernière ville, comme ici, de nombreux concerts et des lectures ont diversifié agréablement et au profit de l'intelligence les plaisirs de la société. Les institutions littéraires de Montréal, surtout, nous ont paru animées d'un zèle plus vil qu'à l'ordinaire, et ce bon exemple a été suivi par les campagnes, où un grand nombre de lectures ont été données dans les nouveaux instituts qui s'élèvent de toutes parts.

L'Institut-Canadien de Montréal a fait sa part, ainsi que l'Institut des Artsans, et l'Association de la Bibliothèque ; mais l'Œuvre des bons Livres a surtout déployé un zèle que nous espérons voir se renouveler l'hiver prochain. M. Granet a continué ses excellentes dissertations sur l'autorité en matière de philosophie ; M. Billou a entreteint les habitués du Cabinet de Lecture, de Pélectricité ; M. George Baby et M. Marchand, de la nationalité canadienne ; et M. Rouxel a lu, sur les commencemens de la colonie de Montréal, un travail consciencieux plein de charme et d'intérêt. M. de la Ponterie, jeune français, connu par plusieurs articles qu'il a publiés dans le Correspondant de Paris, a entreteint un auditoire nombreux de la littérature française, et de ses rapports avec l'histoire et la philosophie. M. de la Ponterie est depuis peu attaché à la rédaction de la Patrie, et sa lecture a été une heureuse coïncidence avec son début dans notre journalisme.

Nous avons cependant deux suggestions importantes à faire aux directeurs de l'Œuvre. Leur salle est d'une exiguité déplorable, et les excellentes choses qui s'y disent ne devraient pas être abandonnées au tourbillon de la presse quotidienne, mais conservées dans un recueil périodique qui s'intituleraient les Annales de l'Œuvre des bons Livres de Montréal. La prochaine soirée, nous dit-on, doit être occupée par une dissertation du Père Schneider sur les Comètes, et un travail de M. le professeur Bibaud sur l'histoire des Jésuites au Paraguay.

La comète est, à l'heure qu'il est, un sujet tout à fait à la mode. Les journaux scientifiques d'Europe sont remplis de discussions, dans lesquelles

on entreprend de démontrer l'innocuité de ces voyageuses célestes dont l'approche a fait, de tout temps, la terreur des peuples. Ce qui agité actuellement et les savans et les ignorans, c'est le prochain retour de la fameuse comète dite de Charles-Quint, dont les dimensions causeront tant d'alarme en Europe. M. Babinet, entre autres, essaie de démontrer que ces astres n'ont aucun noyau solide et que leur substance est d'une ténuité telle qu'ils pourraient traverser notre atmosphère ou plutôt être traversés eux-mêmes par notre globe, sans qu'il s'en suive aucun dérangement. Du reste, tandis que les savans disputent, le français, né latin, comme a dit Boileau, s'amuse à faire des épigrammes au sujet de la contemporaine de Charles-Quint. Nous recommandons à nos lectrices celle qui voici :

« On dit qu'un bel astre s'élançe
Du fond du grand firmament bleu,
Déployant, dans un cercle immense,
Une vaste robe de feu !

Mortels, pourquoi vous mettro en peine ?
Cette planète se promène,
Depuis que Dieu créa le jour,
Dans l'infini de son domaine.

Sans danger pour l'espèce humaine,
Mille fois elle a fait le tour
De notre terrestre séjour.

Si cette comète argentine
Paraît plus grosse à son retour,
C'est qu'elle a voulu, j'imagine,
Se mettre à la mode du jour :
Elle revient en crinoline !

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

ÉTAT DES SOMMES PAYÉES PAR LE BUREAU DE L'ÉDUCATION DEPUIS LE 16 FÉVRIER AU 30 AVRIL 1857.

Subvention semestrielle aux écoles communes :	
1er semestre de 1856	51 2 8
2e do do	4541 12 3
Fonds de l'Éducation Supérieure	330 0 0
Subvention aux municipalités pauvres	100 0 0
Fonds des écoles normales	2067 10 8
Employés du département	567 3 9
Inspecteurs d'école	1085 18 9
Contingens	157 18 6
Total	£8901 6 7

—M. Ferland, prêtre de l'Archêvêché de Québec, arrive d'Europe où il a été faire des recherches sur l'histoire du Canada et de l'Amérique. La plupart de nos lecteurs connaissent ses deux opuscules " Les observations sur l'histoire du Canada de l'abbé Brasseur de Bourbourg " et les Notes sur les registres de la paroisse de Notre-Dame de Québec." M. Ferland doit occuper la chaire d'histoire à l'Université Laval. M. le docteur Larue, qui doit enseigner dans la faculté de médecine, est aussi de retour d'Europe où il a été se préparer à son professorat en France et en Belgique. Nous apprenons de plus avec plaisir que MM. Hamel, Légaré et Beaudet, qui se préparent à leur professorat dans la faculté des arts, dans l'école des Carmes à Paris, y obtiennent des succès remarquables. L'Université Laval s'organise rapidement et de manière à faire honneur au Canada.

—Nous apprenons également d'excellentes nouvelles de M. Joseph Perrault, petit-fils de notre bon et laborieux agronome et educationiste, feu Joseph-François Perrault. Ce jeune homme est allé de lui-même et sans aucun secours étudier l'agriculture en Europe et en France. Il est maintenant élève de l'école impériale d'agriculture de Grignon, où il a dû à des succès distingués l'honneur d'être nommé l'un des commissaires de la grande exposition agricole de Paris en 1856, et d'être choisi comme agent pour l'achat des bestiaux pour l'école d'agriculture. M. Perrault doit revenir prochainement au pays où il se propose d'établir une ferme-moèle.

—M. Plamondon, élève de Paulin Guérin, a fait pour l'église du faubourg St. Jean, à Québec, une copie de l'Assomption de Poussin, dont on parle avec beaucoup d'avantage.

—Le Siècle de Paris rapporte le trait de courage suivant : M. Gérardy Saintine, beau-fils de X. B. Saintine, l'auteur de Picciola et de tant d'autres charmans ouvrages, se trouvant à Larnaka, Chypre, s'est lancé héroïquement au milieu de l'épouvante et de la déroute générales à travers les débris d'une poudrière en explosion, sans autre guide que les gémissemens des victimes. Le docteur Fablane seul accompagnait Théroque

Jeune homme. Après avoir avec la pioche remué la terre autour d'eux, les sauveurs en firent sortir une main; cette main était encore chaude. Ils continuèrent de creuser, surexcités par des soupirs haletans. Après la main, une tête parut; l'homme vivait encore. Il était sauvé! M. Saintine poursuivit ses recherches trois jours entiers, au péril de sa vie, et arracha aux décombres quatorze victimes encore, mais hélas! quatorze cadavres. Il va sans dire que la croix de la légion d'honneur a couronné cet exploit.

—On sait qu'en France tous les traits de courage et de dévouement sont récompensés par des croix, des médailles ou même des pensions, lorsque ceux qui les méritent sont dans l'indigence. Les belles actions de l'armée, ou celles qui ont lieu parmi les instituteurs ou les élèves des écoles, ont encore plus de chance d'être ainsi récompensées, car il en est fait rapport par les officiers du département de la guerre ou de celui de l'instruction publique. Le *Moniteur* publie les listes de ces distributions de médailles, et nous reproduisons d'une des livraisons du Bulletin de l'instruction primaire un extrait d'une de ces listes, afin de faire voir à nos lecteurs comment ces choses se font dans le pays de nos aïeux. "Géraud (Godefroi), instituteur à Cazédarnes (Hérault), a arrêté, au péril de sa vie, un cheval emporté, qui allait précipiter dans une rivière une voiture contenant deux personnes.—Médaille d'argent. Borgey, âgé de 14 ans à Izern (Ain), a sauvé, au péril de sa vie, un enfant tombé dans un puits.—Médaille d'argent. Noël (Léon), âgé de 15 ans, à Montrol, (Haute-Marne), s'est jeté dans la rivière pour sauver une jeune fille qui se noyait.—Médaille d'argent. Merle (Claude), âgé de 16 ans, élève au collège de Châlons-sur-Saône, a sauvé, au péril de ces jours, un camarade qui se noyait dans la Saône. C'est la troisième fois qu'il fait preuve d'un dévouement semblable.—Médaille d'argent de première classe.

—On lit dans un journal du Haut-Canada: "M. A. Brykman, habitant une ferme sur la route de Longwood, dans le township de Caradoc, ordonna l'autre jour à son fils d'aller couper du bois dans la forêt. Celui-ci obéit et, ayant trouvé à quelques arpens de la maison un chêne de grande dimension, il se mit à bûcher tout autour; il avait assez ébranlé le roi de la forêt pour qu'il menaçât ruine, lorsqu'il aperçut ses deux jeunes frères qui l'avaient suivi à son insu et jouaient sans défiance au pied de l'arbre et dans la direction où il devait tomber. Sans hésiter, il s'élança à leur secours et les repoussant vivement il les éloigna; mais l'héroïque enfant se trouva substitué aux deux victimes, et l'arbre s'écrasa dans sa chute."

—On prépare une nouvelle expédition pour aller à la recherche de Sir John Franklin et de ses compagnons. Le célèbre géographe français, M. de la Roquette, a souscrit cent mille francs pour cette entreprise. Le Dr. Kane, qui s'est rendu si célèbre dans la dernière expédition pour le même objet, et qui a écrit sur ce voyage un livre si plein d'intérêt, vient de mourir et a été inhumé à Philadelphie avec une pompe digne de ce jeune et intelligent martyr de la science et de l'humanité, qui, à l'âge de 35 ans, est mort des suites d'une maladie, contractée dans son périlleux voyage.

—M. Guérin Mennerille a présenté à l'Académie des sciences de Paris quelques touffes de blé, provenant de cinq grains de blé que M. Drouillard s'était procuré d'un de ses amis qui les avait trouvés dans un tombeau antique en Egypte. Ces cinq grains, soustraits aux influences extérieures depuis des siècles, avaient conservé leurs facultés germinatives et rapportèrent 1200 grains chacun. Plusieurs terres dans le midi de la France sont ensemencées avec les produits de cette étrange récolte, et des expériences sérieuses ont constaté dans ce blé un rendement supérieur à celui de toutes les espèces connues.

—Le célèbre naturaliste Humboldt a été dangereusement malade à Berlin. Le Roi de Prusse est allé le voir dans sa maladie, rendant par là à ce grand savant un hommage qui honore autant la royauté que la science.

—La famille du chimiste Gay-Lussac se propose d'élever une statue à sa mémoire, et l'empereur a permis qu'elle fut placée dans un des jardins publics de Paris.

—Le gouvernement français s'occupe d'établir en Algérie un collège où le français et l'arabe seront enseignés. C'est une des mesures les plus habiles qui pouvaient être prises pour activer la civilisation et la colonisation de cette partie de l'Afrique.

—Selon les calculs de Palmanach des Etats-Unis pour 1857, la population du globe serait comme suit: Afrique, 100,000,000; Amérique, 67,276,882; Asie et ses îles, 626,000,000; Australie et ses îles, 1,248,000; Europe, 269,517,521; Polynésie, 1,500,000; en tout, 1,055,942,493. Comme le chiffre donné pour l'Afrique est supposé, on peut dire que le genre humain comprend actuellement environ un billion d'âmes, c'est-à-dire plus de 999 millions d'âmes.

—M. Hubert Rousseau, de la paroisse de Ste. Anne de la Pêrade, district des Trois-Rivières, après avoir fait un voyage en Australie où il a gagné une fortune honnête, s'est rendu en Terre sainte et a été assez heureux pour se trouver à Jérusalem, le jeudi-saint de 1856. Le patriarche de cette ville le reçut avec distinction, et l'admit comme pèlerin canadien au lavement des pieds, pour qu'il y représentât une nation dont il avait entendu si souvent vanter la foi. Des accidens de voyage empêchèrent notre compatriote de visiter Rome et l'Italie; mais il passa en France où

il fit aussi un pèlerinage à la célèbre chapelle de Notre-Dame de Fourvière. Depuis le voyage de M. Léon Gingras, prêtre du séminaire de Québec, qui a publié dans cette ville deux volumes sous ce titre: *L'Orient*, M. Rousseau est le premier canadien qui, à notre connaissance, ait visité les lieux saints.

—D'après un rapport inséré au *Moniteur*, il paraît qu'il y a encore dans les 86 départements de la France 67,500 anciens militaires du premier empire, et 219 en Algérie. Nous croyons qu'il y a encore en Canada plusieurs de ceux qui y étaient venus avec les régimens de Meunon et de Watterville, en 1812. Nous en connaissons quatre pour notre part, à l'Hôpital Général des Sœurs Grises, à Montréal. On sait que ces régimens anglais étaient composés presque exclusivement de prisonniers de guerre français qui s'étaient enrôlés à la condition expresse de ne pas servir contre la France.

—L'*Ere-Nouvelle* des Trois-Rivières nous apprend qu'un cultivateur de Saint David, comté d'Yamaska, Joseph Letendre, né le 4 avril 1767, à dix heures du matin, a été inhumé dans cette paroisse le 4 avril 1857, à dix heures du matin. Il s'est donc écoulé juste un siècle entre la naissance et la sépulture de cet homme.

—Voici un fait extraordinaire rapporté par le *Moniteur de la Meurthe*, et peut-être unique dans son genre. Depuis 1767 jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire pendant quatre-vingt-neuf ans, l'école publique de Haréville, près Neufchâteau, n'a été dirigée successivement que par deux instituteurs. L'un d'eux, M. Jean-Baptiste Hubeau, mort en 1833, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, fut placé à la tête de cette école, en 1767, par les habitants qui l'éurent, d'un commun accord, en place publique; il y resta jusqu'en 1814. Son âge avancé le contraignit alors de quitter ses fonctions. Jusqu'au moment de la révolution française, il fut obligé de se pourvoir chaque année d'une lettre d'obédience de l'évêque de Toul, qui lui donna le titre de recteur, et ensuite celui de régent d'école. En 1814, M. Hubeau fut remplacé par l'un de ses élèves, M. Forterre, que les habitants de Haréville nommèrent également en place publique, et qui exerça encore ses fonctions, quoiqu'il soit bien près d'atteindre sa soixantième année. Ces deux instituteurs ont formé des sujets distingués. M. Forterre a reçu des médailles et d'autres encouragements académiques mérités par sa bonne conduite, son instruction et ses succès. Il en est à sa cinquième génération d'élèves, et il compte, parmi ceux qui ont fréquenté son école, bon nombre d'officiers de notre armée, d'employés de diverses administrations et d'instituteurs brevetés dont il se glorifie avec raison. Le fait que nous venons de citer honore à la fois les deux instituteurs et la commune de Haréville, parce qu'il prouve la rare capacité des uns et le bon esprit de l'autre.

—A ce fait nous pourrions, dit le *Bulletin de l'Instruction Primaire*, ajouter celui d'une commune d'un département voisin, celle de Germy, (Haute-Marne), où deux instituteurs seulement se sont succédés dans l'espace de quatre-vingt-un ans. L'instituteur actuel, M. Renaud, est aujourd'hui dans sa trente-et-unième année d'exercice, et son prédécesseur a occupé le même poste pendant cinquante années entières.

Après ces exemples, nous en citerons un encore plus remarquable, celui de la commune d'Usseln, dans la principauté de Waldeck, en Allemagne, où, pendant plusieurs générations, les fonctions d'instituteur se sont transmises de père en fils. Celui qui dirige aujourd'hui l'école, l'instituteur Guillaume Gennit, vient d'y célébrer le cinquantième anniversaire de son entrée en fonctions.

Il y a maintenant près de deux siècles que la famille des Gennit est proposée à la direction de l'école d'Usseln. Le premier d'entre eux, Salomon Gennit, fut nommé en 1673. Son fils Barthelemy lui succéda en 1710; son petit-fils en 1753, et c'est en 1806 que le fils de ce dernier, Guillaume Gennit, est devenu à son tour instituteur d'Usseln. Ainsi, dans l'espace de près de deux siècles, l'école de cette commune a eu pour maîtres quatre Gennit, dont le premier a fonctionné 37 ans, le second 48, le troisième aussi 48, et dont le quatrième vient d'accomplir sa cinquantième année d'exercice.

On s'abonne, pour cinq CENTS par année, au Journal de l'Instruction Publique rédigé par le Surintendant de l'Éducation et par M. Joseph Lenoir, assistant-rédacteur.

On s'abonne pour cinq CENTS par année au "Lower Canada Journal of Education" rédigé par le Surintendant de l'Éducation et par M. John Rudolph, assistant-rédacteur.

Les instituteurs peuvent recevoir, pour cinq CENTS, les deux journaux ou, à leur choix, deux exemplaires de l'un ou de l'autre. L'abonnement, dans tous les cas, est payable d'avance.

Le journal français se tire à 4,000 exemplaires et paraît vers le milieu de chaque mois. Le journal anglais se tire à 2,000 exemplaires et paraît vers la fin de chaque mois.

On ne publie que des annonces qui ont trait à l'instruction publique, aux sciences, ou aux beaux arts. Prix: un cent par ligne pour la première insertion, et douze sous par ligne, pour chaque insertion subséquente, payée d'avance.

On s'abonne au Bureau de l'Éducation à Montréal, chez M. Thomas Roy, agent à Québec et pour la campagne en adressant au bureau de l'Éducation une demande d'abonnement et par la poste, avec le montant. On est prié d'indiquer clairement et lisiblement le bureau de poste auquel le journal doit être expédié. Les abonnés le font bien aussi d'écrire leur adresse lisiblement à part de leur signature.